

## Noms et verbes en wayãpi

François COPIN\*

*Chercheur indépendant – France*

**Abstract:** This paper aims to shed some light on the noun-verb distinction in Wayãpi, a Tupi-Guarani language spoken in Northern Brazil and French Guiana. It is often claimed that, in the languages of this family, some nouns cannot be used with a possessor and that some other ones can function as verbs, and with a quite astounding possessive reading. After presenting some definitions that enable us to better distinguish the levels of the syntactic analysis, we show that the Wayãpi data seriously call into question both these assumptions, at least how they are usually stated. This study is also an opportunity to briefly mention, within a somewhat different descriptive framework, some of the most interesting grammatical features of this still largely unknown Amazonian language (TAM clitics, serial verbs, converbs, focal position, hierarchical indexing system, periphrastic verb forms, coverbs).

**Keywords:** Tupi-Guarani, parts of speech, noun valency, periphrastic forms, person marking, word formation, conversion

### 1. Introduction

Cette étude a pour objectif premier de présenter les noms et les verbes en wayãpi ainsi que le critère formel qui permet de les distinguer. Elle contient de nombreuses observations, dont certaines assez novatrices, qui visent à nourrir la réflexion scientifique sur les langues tupi-guarani (désormais langues TG). Ce travail intéressera donc avant tout le grammairien spécialisé dans l'étude des langues TG. En attendant de plonger dans les faits de langue, le reste de la présente section entend fournir au lecteur non spécialiste du wayãpi quelques informations générales sur cette langue, sur la population qui la parle et sur le système d'écriture que nous proposons d'utiliser pour la noter.

---

\* Nous tenons à remercier Sylvain Kahane (MoDyCo, UMR 7114 CNRS, Université Paris Nanterre) pour sa lecture critique d'une version préliminaire du présent article et pour toutes les remarques, aussi pertinentes qu'inspirantes, dont il a bien voulu nous faire part et qui ont contribué grandement à son amélioration.

Le wayãpi est une langue amérindienne qui appartient à la branche tupi-guarani du phylum maweti-guarani. Sur la base de l'étude de certains changements phonétiques, il est généralement admis que les langues les plus proches du wayãpi sont le teko (émérillon), le zo'e, le guajá et l'urubú-kaapor (branche VIII de la classification de Rodrigues & Cabral, 2002). Le wayãpi est parlé dans la zone orientale du plateau des Guyanes par environ 2000 locuteurs. Quant aux Wayãpi eux-mêmes, originaires de la région située le long de la rivière Xingu, ils se répartissent en deux groupes géographiquement distincts et de tailles à peu près identiques.

Les Wayãpi du Nord vivent sur la rive ouest du fleuve Oyapock (sud-est de la Guyane française) en deux communautés distinctes d'environ 600 personnes chacune. La première se trouve sur Camopi, une petite bourgade située au confluent de la rivière éponyme et du fleuve Oyapock. Les Wayãpi y côtoient une autre ethnie de langue tupi-guarani : les Teko (anciennement Émérillons). La seconde communauté, dite de Trois Sauts, se répartit sur quatre villages (Yawapa, Pina, Zidoc, Roger) situés à plus d'une centaine de kilomètres au sud de Camopi. La région occupée par ces communautés est, comme toute la zone géographique alentour, intégrée au *Parc amazonien de Guyane*. L'étude de leur culture a été initiée dans les années 1970 par les ethnologues français Françoise et Pierre Grenand (Cf. Grenand, 1972). Les écrits sur les parlers wayãpi de Guyane sont, pour l'essentiel, deux ébauches grammaticales (Grenand, 1980 ; Copin, 2012) et un dictionnaire bilingue (Grenand, 1989).

Les Wayãpi du Sud, moins sédentarisés que leurs cousins du Nord, occupent une centaine de localités réparties sur un immense territoire, qui est limité par les rivières Amapari, Jari, et Inipucú (centre-ouest de l'état brésilien de l'Amapá). Cette région forestière, qui est reconnue administrativement par l'État brésilien sous le nom de *Terre indigène wayãpi*, constitue une zone « protégée » dans laquelle la population autochtone peut bénéficier, contrairement aux Wayãpi du Nord, d'un précieux enseignement scolaire bilingue (wayãpi et portugais). L'étude de la culture des Wayãpi du Sud a été initiée dans les années 1980 par l'anthropologue brésilienne Dominique Gallois (cf. Gallois, 1988). La langue de ces communautés, en particulier le dialecte du Jari, a été surtout étudiée par des membres du *Summer Institute of Linguistics* (cf. Jensen,

1984). Le dialecte de l’Amapari a fait aussi récemment l’objet de quelques études phonologiques (*cf.* Baraúna, 2016 et Carvalho, 2022).

Les contacts entre les Wayãpi du Nord et du Sud sont assez rares. Toutefois, en dehors de quelques spécificités lexicales et grammaticales (nous en verrons ici certaines), les disparités dialectales sont surtout d’ordre phonologique. Le présent travail vise à refléter un peu cette diversité puisqu’il fournit des données analysées, toutes inédites, à la fois en wayãpi de Trois Sauts (désormais WY) et en wayãpi de l’Amapari (désormais WA).

Nos exemples en WY sont tous extraits d’un corpus qui a été collecté par nos soins au cours de trois terrains d’une durée cumulée de huit mois au village de Zidoc (2007, 2008 et 2011)<sup>1</sup>. Ce corpus se compose de plusieurs centaines d’énoncés spontanés recueillis lors de diverses occasions, de plusieurs milliers d’énoncés sollicités au cours de séances de travail avec plusieurs informateurs et, enfin, d’une vingtaine de textes enregistrés (environ trois heures au total) qui ont pu être transcrits et qui, pour la moitié d’entre eux, ont également pu être traduits.

Notre corpus de WA, d’une taille bien plus importante que le précédent, est de seconde main. Il comprend tout d’abord un ensemble de textes monolingues qui ont été transcrits (au moyen d’une orthographe malheureusement assez fluctuante) par des Wayãpi brésiliens. Ces textes ont été publiés par l’*Instituto de Pesquisa e Formação Indígena* (I.E.P.E.) dans le cadre d’un projet culturel mené par Dominique Gallois. L’autre partie de ce corpus de WA est une traduction intégrale – mais très libre – du Nouveau Testament qui a été financée par la *Sociedade Bíblica do Brasil* (S.B.B.). Quoi que l’on puisse penser de la démarche des instigateurs d’un tel projet, ce sous-corpus-là se révèle, après de grands efforts de déchiffrement, parfaitement exploitable à des fins d’analyse scientifique (car l’orthographe est ici normalisée).

---

<sup>1</sup> Parmi tous les Wayãpi de Trois Sauts qui nous ont permis d’apprécier la beauté de leur langue et la richesse de leur culture, nous tenons à adresser ici des remerciements tout particuliers à Dominique Lassouka, Gabin Nathalie, Maryline Walakou, Aline Yapoc ainsi qu’à Jean-Marc, Martin, Paul et Prévôt Zidoc.

Le système d'écriture qui est adopté dans le présent travail (alphabet, conventions orthographiques, découpage en mots graphiques) est proche de celui qui est utilisé par les Wayãpi de l'Amapá. Celui-ci est lui-même inspiré, comme d'autres systèmes qui ont cours au Brésil pour noter des langues TG, de l'écriture du guarani paraguayen. La majorité des lettres notent un seul phonème de la langue et ne posent aucune difficulté puisqu'elles se prononcent comme le symbole qui leur correspond dans l'*Alphabet Phonétique International* (A.P.I.). Le tableau ci-dessous fournit les graphèmes wayãpi qui peuvent différer sensiblement des conventions de l'A.P.I.<sup>2</sup>.

graphème	phonème	phone		graphème	phonème	phone	
		WA	WY			WA	WY
<y>	/i/	[i]		<n>	/n/	[n] ou [n̥d]	
<g>	/ŋ/	[ŋ]		<r>	/r/	[r]	[l]
<kw>	/kʷ/	[kʷ]		<v>	/v/ <sup>3</sup>	[β]	-
<m>	/m/	[m] ou [m̥b]		<'>	/ʔ/ <sup>4</sup>	[ʔ]	

**Tableau 1 : Quelques conventions orthographiques utilisées pour noter le wayãpi (WA et WY).**

Les variantes contextuelles d'un même phonème ne sont généralement pas notées. Font exception l'occlusive vélaire non voisée /k/ qui, en contexte nasal, est réalisé [ŋ̃g] et sa cousine labialisée /kʷ/ qui, toujours en contexte nasal, est réalisé [ŋ̃gʷ]. Nous signalons ici ces deux phones au moyen des graphèmes <g> et <gw>.

Une consonne finale latente d'une forme morphologique n'est notée ici à l'écrit que si elle est suivie d'une voyelle qui appartient au même mot prosodique qu'elle (*ex.*: pour -PIRÃ /pirãŋ/ 'être rouge' nous écrivons i-pirã [ipi'rã] 'c'est rouge' mais i-pirãg-ay [ipirãŋa'i] 'c'est couleur magenta'). Le tilde suscrit indique qu'un phonème vocalique est nasal, et ce, que cette voyelle soit suivie ou non par une consonne finale latente

<sup>2</sup> Le concept théorique de graphème est à prendre ici dans le sens proposé par Meletis, 2019.

<sup>3</sup> Le phonème /v/ n'est attesté qu'en WA. En WY, les phonèmes /w/ et /v/ du WA ont fusionné en un seul phonème /w/ (noté ici par <w>). Le phonème /w/ du WA (noté ici aussi par <w>) correspond au phonème /gʷ/ d'autres langues TG (guajá, guarani paraguayen).

<sup>4</sup> Le statut phonémique de l'arrêt glottal en wayãpi n'est pas encore tout à fait élucidé.

nasale (/ŋ/ ou /n/ en WA, uniquement /ŋ/ en WY). Une séquence de deux lettres voyelles dont la deuxième est <i>, <ĩ>, <u> ou <ũ> note toujours une diphtongue. Les allophones d'un phonème, dont la réalisation est par principe issue d'une règle phonétique régulière, ne sont jamais notés (ex.: o-tỹ 'il le plante' est prononcé [õ'tỹ] en WY, w-apy 'il/elle s'est assis(e)' est prononcé [wa'pĩ] ou [wa'pĩh]). Les mots prosodiques sont presque toujours accentués sur la dernière syllabe (accentuation oxytonique). Étant prévisible, il n'y a donc pas lieu de noter graphiquement cet accent. Dans les rares cas où cet accent tonique est placé sur une syllabe pré-finale, nous le signalons, comme les auteurs du Nouveau Testament en WA, par un accent grave placé au-dessus de la lettre voyelle de la syllabe qui suit immédiatement la syllabe tonique (ex.: jawarà [ja'warã] 'jaguar' en WA, eewàmũ ['e:wamõ] 'à cause de lui' en WA).

L'exposé qui va suivre est organisé de la manière suivante. Dans une première partie, nous aborderons les substantifs et les noms en wayãpi, concepts qui, dans ce travail, sont considérés comme distincts. Nous proposerons aussi une classification formelle des noms dans cette langue. Dans un deuxième temps, nous ferons de même avec les concepts de prédicatifs et de verbes, et fournirons aussi une classification formelle des verbes.

## 2. Noms et substantifs

Nous distinguerons les concepts de nom et de substantif. Le *substantif*, un concept théorique que nous empruntons à Lemaréchal (1989), est une classe d'unités *syntaxiques* qui se caractérise par une distribution *fonctionnelle* particulière de ses membres. Un substantif, en tant que membre de la classe des substantifs, peut exercer directement un certain nombre de fonctions syntaxiques. Le *nom* est une classe d'unités *lexicales* dont les membres peuvent, tout du moins en wayãpi, avoir à eux seuls la distribution caractéristique des substantifs. Le nom wayãpi est donc un type particulier de substantif. C'est un nom substantif.

## 2.1. Identification

Lemaréchal (*ibid.* : 32) définit la classe syntaxique du substantif comme le type d'expression linguistique qui est apte à assumer directement, c.-à-d. sans qu'un morphe explicitement marqué ne vienne changer sa classe distributionnelle<sup>5</sup>, les fonctions *actanciennes*. Toutefois, bien que cette propriété soit nécessaire, elle n'est pas à elle seule suffisante. En effet, les fonctions actanciennes ne sont *pas les seules* fonctions auxquelles peuvent accéder naturellement les substantifs. Nous définirons donc le substantif plutôt de la manière suivante.

Un *substantif* est, du point de vue syntaxique, la classe distributionnelle d'unités syntaxiques dont les membres 1) sont aptes à fonctionner directement – et *uniquement* directement – comme dépendant d'un gouverneur syntaxique et qui 2) sont, parmi d'autres fonctions syntaxiques possibles, *notamment aptes* à exercer directement une fonction actancielle. Autrement dit, un substantif est apte à exercer plusieurs fonctions au sein de la proposition, parmi lesquelles figurent notamment les fonctions dites actanciennes. Nous appellerons *fonctions substantivales* l'ensemble des fonctions syntaxiques auxquelles peut accéder naturellement un substantif (fonctions actanciennes et autres).

En wayāpi, on peut distinguer deux types de substantifs : le nom et la proposition subordonnée intégrative<sup>6</sup>. Le *nom* est la classe lexicale dont les membres peuvent exercer naturellement les fonctions substantivales. La *proposition subordonnée intégrative* est une classe syntaxique d'unités

---

<sup>5</sup> Nous distinguerons à la suite de Haspelmath, 2020, le morphe du morphème. Un *morphe* est une forme linguistique minimale. Une *forme linguistique* désigne ici, comme chez Hjelmslev, tout appariement récurrent entre un contenu sémantique ('semantic content') et un moule phonologique *segmental* continu ('continuous segmental shape'). Si le moule phonologique d'un signe n'est *pas* segmental l'appariement en question n'est pas une forme mais un *processus linguistique*. Formes et processus sont nécessairement associés à des propriétés combinatoires qui sont réunies au sein d'une véritable – et très souvent ignorée – troisième composante du signe (composante qui est appelée "syntactique" dans la Théorie Sens-Texte). Un morphe est une forme *minimale* car il ne peut pas être lui-même décomposé en d'autres morphes. Un *morphème* est, quant à lui, un *ensemble de morphes homosémiques*, c.-à-d. de morphes ayant un même contenu sémantique.

<sup>6</sup> Le terme "proposition subordonnée intégrative", employé ici à la place de "relative sans tête" ou de "relative sans antécédent", est emprunté à Le Goffic, 2002. Dans une terminologie plus sémantique, qui est utilisée surtout par les spécialistes de langues omniprédicatives, on pourrait parler aussi de "syntagme référentiel" (Haude, 2018) ou encore de "groupe référentiel".

dont les membres peuvent, comme les noms, assumer directement les fonctions substantivales mais qui, contrairement à eux, présentent la structure syntaxique d'une proposition. Selon le type de classe à laquelle appartient le gouverneur syntaxique d'un substantif, on peut distinguer les fonctions substantivales suivantes.

Tout d'abord, si le gouverneur syntaxique est un prédicatif (*cf.* § 3.1), le substantif est alors une expression *lexicale* d'un argument nucléaire de ce prédicatif (c.-à-d. qu'il sert à dénommer une valeur qui est assignée à cet argument). Dans ce cas précis, on dit que le substantif a la fonction syntaxique de *complément actanciel*. Ce cas particulier correspond exactement à la définition du substantif qui est proposée par Lemaréchal (fonction actancielle). Par exemple, dans l'énoncé wayāpi ci-dessous, le substantif qui a pour noyau lexical le nom PIRA 'poisson' représente l'argument nucléaire P du verbe -MO'A 'piéger, pêcher au filet'<sup>7</sup>.

- |           |                      |                                 |
|-----------|----------------------|---------------------------------|
| (1) Kwee, | <b>pira</b>          | oro-mo'a-wete                   |
| hier      | poisson              | 1 <sub>A</sub> -piéger-beaucoup |
| y         | ta'yruwã             | remẽ <sup>8</sup> .             |
| eau       | 3 <sub>B</sub> ;gros | Quand                           |
- 'Hier, nous autres avons pêché beaucoup de *poissons* quand le niveau de l'eau était élevé.' {WY ; [CYA-03]}

Maintenant, comme notre définition du substantif le laisse envisager, un substantif peut être aussi le dépendant syntaxique d'un gouverneur qui n'est *pas* un prédicatif. Pour le wayāpi, on peut distinguer au moins cinq types de fonctions substantivales *non* actanciennes.

---

<sup>7</sup> Nous appelons *lexème* une unité lexicale abstraite qui est identifiée en dehors de tout contexte syntaxique. Un lexème est actualisé sous la forme d'un type particulier de signe linguistique : le mot (au sens syntaxique du terme). Un *mot* (ou *mot-forme*) est un signe linguistique syntaxiquement autonome (Mel'čuk, 1993 : 188). Un lexème peut être vu comme un ensemble de mots de même sens qui sont en distribution complémentaire. Dans le présent travail, les lexèmes sont notés en petites majuscules et les mots en caractères gras. Même si la terminologie varie, ces distinctions, font désormais l'objet d'un très large consensus au sein de la communauté des théoriciens de la morphologie. *Cf.* Matthews, 1991, Anderson, 1992 et Plungjan, 2003.

<sup>8</sup> Les gloses de nos exemples reprennent les conventions typographiques des *Leipzig Glossing Rules* dans sa version de 2015. En particulier, pour signaler un morphème qui, dans un paradigme, n'a pas de réalisation phonétique nous privilégions l'usage des crochets à celui, plus structuraliste, du o barré majuscule (règle n°6).

Le premier type correspond au cas où le gouverneur est lui aussi un substantif. Il est alors généralement admis que, dans un tel cas de figure, le substantif dépendant syntaxiquement de ce substantif a la fonction syntaxique de *complément de nom*<sup>9</sup>. Par exemple, dans l'énoncé ci-dessous, le nom substantif *Mariry*, nom d'un village wayãpi de l'Amapá, exerce ici la fonction de complément de nom du nom substantif *taa-rã* 'village à venir, futur village'.

(2)	Ajaire, ensuite		FUNAI F.U.N.A.I.		kõ <sup>10</sup> , PL		pe-jo 2PL <sub>A</sub> -partir
	ike ici	kyty, LAT	e'i 3 <sub>A</sub> ;dire		Tamũ Ancien		kõ=pe. PL=DAT
	Wỹĩ puis	uu 3 <sub>A</sub> ;venir	<b>Mariry</b> NPR		taa-rã village-PROJ		gyty. LAT

'Ensuite, les gens de la F.U.N.A.I., ils dirent aux anciens : "Venez ici."  
Du coup, ils allèrent au futur village de *Mariry*.' {WA ; [Taa rewarã, 2005, 33]}

Une autre fonction substantivale non actancielle est celle où l'unité syntaxique dont dépend le substantif est une postposition. Ce substantif assume alors la fonction syntaxique d'*objet de postposition*. Par exemple :

(3)	<b>Inipuku</b> Inipuku		kytywyi ABL		Te FOC		ajamã'ẽ par.contre
	uu 3 <sub>A</sub> ;venir		o-jimoena 3 <sub>A</sub> -s'installer		Kupa PL.SUJ		ije. PRO.1SG

'Parce qu'en effet, ils venaient s'installer [au village de *Mariry*] en provenant de la région [située le long de la rivière] *Inipuku*.' {WA ; [Taa rewarã, 2005 : 34]}

Le troisième type de fonction de ce genre qui est attesté en wayãpi correspond au cas où le gouverneur syntaxique dont dépend le substantif est une forme verbale qui dépend elle-même syntaxiquement d'une forme verbale indépendante (*cf.* § 3.2) *au sein d'une même proposition*. Ce type

<sup>9</sup> C'est la terminologie consacrée en typologie linguistique. Toutefois, comme le wayãpi oppose *formellement* des noms relationnels / divalents à des noms autonomes / monovalents (§ 2.2.3), il pourrait être envisageable de scinder cette fonction syntaxique en deux fonctions distinctes : *objet de nom* (dépendant argumental – et donc complément – d'un nom relationnel) vs. *épithète* (dépendant *non* argumental – et donc modifieur – d'un nom autonome). Dans le cas précis de l'exemple (2), le substantif *Mariry* aurait donc plutôt la fonction d'épithète.

<sup>10</sup> La *Fundação Nacional do Índio* est un organisme public chargé de coordonner et d'exécuter les décisions politiques du gouvernement fédéral brésilien relatives aux populations autochtones.



particulier de forme verbale dépendante et le groupe syntagmatique qui est dominé par celle-ci seront désignés ici respectivement par les termes de "converbe" et de "groupe verbal"<sup>11</sup>. Dans un groupe verbal, nous dirons que le substantif qui dépend syntaxiquement du converbe a la fonction d'*objet de converbe*.

La fonction syntaxique d'objet de converbe est une vraie particularité du wayãpi (et d'autres langues TG). Un objet de converbe ne doit pas être confondu avec l'objet *d'un verbe* qui, lui, est un type particulier de fonction actancielle, c.-à-d. de dépendant syntaxique d'une forme *indépendante* du verbe. Les comportements morphosyntaxiques de l'objet de verbe et de l'objet de converbe sont différents. Alors qu'un substantif qui fonctionne comme complément actanciel *ne se substitue jamais* à la marque personnelle coréférentielle qui figure éventuellement dans la forme verbale indépendante, un objet de converbe, lui, *est toujours mutuellement exclusif* avec la marque personnelle qui figure *auprès de* – et non dans – la forme verbale dépendante (c.-à-d. le converbe proprement dit). Comparez à ce propos les deux énoncés suivants, qui contiennent chacun un groupe verbal.

- (4) Amẽ                    ajaire,                    terekwar-erà                    mũ  
 alors                    ensuite                    DEOBJ\épouse.de-RESUL                    ART.INDEF
- uu                    [karakuri                    me'ẽ].  
 3<sub>A</sub>;venir                    argent                    donner;CNVB
- ‘Alors ensuite, il y eut une veuve qui vint donner *de l'argent*.’ {WA ; [Marc 12:42]}  
 (‘Alors ensuite, une femme vint [en] donnant de l'argent.’)

<sup>11</sup> Sur le concept de converbe en typologie linguistique cf. Rapold, 2007. En linguistique tupi-guarani, ce que nous appelons "converbe" est considéré comme un "verbe au gérondif" (cf. Rose, 2011 : 328-332). Cette terminologie européocentriste ne nous semble pas adaptée à l'analyse des faits tupi-guarani car elle laisse sous-entendre 1) que le converbe serait un verbe à *un mode particulier* (ce qui présuppose que tout verbe de n'importe quelle langue TG devrait forcément être caractérisé par une catégorie *flexionnelle* de mode) et 2) que le converbe dominerait *une proposition subordonnée* qui, de plus, aurait toujours la fonction de circonstant (ce qui présuppose qu'un prédicat grammatical ne pourrait dominer qu'un seul type de constituant, à savoir la proposition). Pour ce qui est du premier point, rien dans la langue wayãpi ne justifie en réalité la reconnaissance de modes verbaux (cf. § 3.2.2). Quant au second point, un converbe wayãpi ne domine pas une proposition (car aucun terme circonstant ne peut y figurer) mais une "clausule" (cf. § 3.2).

(5)	A'e	kō	ij=akā-gwerà	w-eru
	PRO.ANA	PL	3 <sub>GEN</sub> =tête.de-RESUL	3 <sub>A</sub> -emporter
	parapi-wasu	pupe	[i=me'ẽ]	kujāmuku=pe.
	plat-grand	INESS	3 <sub>GEN</sub> =donner;CNVB	jeune.fille=DAT

‘Ils apportèrent sa tête sur un plat et *la* donnèrent à la jeune fille.’  
 {WA ; [Matthieu 14:11]}

En (4), la forme *me'ẽ* est un converbe<sup>12</sup>. Contrairement à une forme verbale indépendante, il ne contient pas d'indice actanciel (*cf.* § 3.2.1). Cette forme converbale gouverne syntaxiquement ici un substantif qui a pour noyau lexical un nom (*karakuri*). En (5), on a la même forme *me'ẽ*, qui est ici aussi un converbe. Son dépendant syntaxique est un pronom génitif (*cf.* § 2.2.2). Dans aucun de ces deux énoncés il n'est possible d'avoir simultanément et le substantif et le pronom génitif. Le substantif et le pronom génitif sont deux représentants du même argument nucléaire P du lexème verbal -ME'Ë 'donner'. Cet argument P n'a toutefois *pas* ici la fonction d'objet [de verbe] mais celle d'objet *de converbe*, car le verbe -ME'Ë est actualisé syntaxiquement ici sous une forme *dépendante* (la forme converbale de ce lexème)<sup>13</sup>.

Dans les exemples (1-4) le substantif dépendant a pour noyau lexical un nom. Bien que ceci corresponde à un cas très fréquent, il peut arriver aussi qu'un substantif dépendant soit une proposition subordonnée intégrative (« relative sans tête »). Par exemple, dans l'énoncé suivant, le substantif qui exprime l'argument nucléaire unique S du verbe intransitif de la proposition principale est une subordonnée intégrative.

(6)	<b>Mote</b>	<b>rupi</b>	<b>o-o</b>	<b>mā'ẽ</b>	<b>kō</b>	<b>ipi,</b>
	moteur	PROL	3 <sub>A</sub> -aller	REL	PL	ASS
	wỹĩ	gyty	o-o	kupa	ipi.	
	là.bas	LAT	3 <sub>A</sub> -aller	PL.SUJ	HAB	

‘Ceux qui y vont [en pirogue] à moteur, ils vont là-bas.’ {WY ; [PZI-12]}

<sup>12</sup> Dans certaines langues TG les formes converbales et les formes indépendantes d'un lexème verbal donné diffèrent plus ou moins fortement les unes par rapport aux autres. En wayāpi, les converbes sont presque toujours morphologiquement non marqués. En dehors de quelques rares verbes, un converbe wayāpi ne se repère donc plus que par ses propriétés syntaxiques.

<sup>13</sup> La fonction syntaxique d'objet de converbe est une propriété de la forme converbale en elle-même et non du type de proposition – indépendante ou dépendante – dans lequel s'insère le groupe verbal.

Quelques substantifs à valeur déictique, c.-à-d. dont la référence dépend directement du contexte d'énonciation (moment et lieu de la situation, cotexte, univers de référence), présentent une distribution syntaxique défective. Ils ont pour point commun de ne pas pouvoir fonctionner comme complément de nom. On peut distinguer ici deux types distributionnels.

Les membres du premier type sont des grammèmes. Il s'agit des pronoms personnels indépendants interlocutifs (IJE 'moi', ENE 'toi', ORE 'nous (sans toi/vous)', JANE 'nous (avec toi/vous)', PEJË 'vous')<sup>14</sup>. Seules les fonctions actanciennes de sujet et d'objet ainsi que celle de complément oblique signalant un destinataire (« datif ») leurs sont accessibles. Ainsi, dans les trois énoncés suivants, le pronom ENE 'toi' représente un argument A (7), un argument P (8) et un argument oblique (9). On pourra remarquer aussi que, en wayãpi, un pronom personnel indépendant interlocutif présente exactement la même forme pour ces trois fonctions syntaxiques.

(7) **Ene**                    ywesõ                    Põ  
 PRO.2SG                    plus.que.tout            Q  
 e-rauvay                    re-jupa                    i=wyi-kõ  
 1SG<sub>B</sub>-aimer                2SG<sub>A</sub>-CVB<sub>1</sub>                3<sub>GEN</sub>=ABL-PL.OBJ  
 'Est-ce que *toi* [tu] m'aimes plus qu'eux ?' {WA ; [Jean 21:15]}

(8) Ije            tesi            e-rerojĩga            re-jupa,            piritarà.  
 PRO.1SG    EXCLM    1SG<sub>B</sub>-chanter.pour    2SG<sub>A</sub>-CVB<sub>1</sub>            tortue  
 – Ani,    **ene**            rowã                    oro-erojĩga.  
 non    PRO.2SG    NGT                    1<sub>A</sub>-chanter.pour  
 'Est-ce que tu veux chanter pour moi, Tortue ?  
 – Non, je ne chante pas pour *toi*...' {WA ; [Jãwĩ rewarã, 2007:6]}

(9) E-eru                    ne=rea                    t=a-ky'a'o.  
 2SG.INJ<sub>A</sub>-apporter            2SG<sub>GEN</sub>=œil.de            SUB=1SG<sub>A</sub>-enlever.la.saleté  
 Yvy                    t=a-ekyi                    **ene**.  
 terre                    SUB=1SG<sub>A</sub>-saisir            PRO.2SG  
 'Approche tes yeux que je les nettoie. Je veux *te* retirer la terre qui s'y trouve.'  
 {WA ; [Matthieu 7:4]}

<sup>14</sup> Les pronoms « de 3<sup>ème</sup> personne » déictiques et diaphoriques (c.-à-d. ana- et cataphoriques) n'appartiennent pas à cet ensemble. Contrairement aux personnels indépendants interlocutifs, ces pronoms-là peuvent assumer n'importe quelle fonction substantivale.

Les membres du second type distributionnel regroupent plusieurs termes qui dénotent un lieu (*ex.*: IKE (en WA) / KEWE (en WY) ‘ici’), un moment (*ex.*: KOVI ‘demain, le lendemain’) ou une manière (*ex.*: MANYVOA ‘telle manière, telle façon, telles circonstances’, KEVOA ‘celui qui est comme celui que je te/vous montre avec mes mains’) mais dont la référence, contrairement à celle d’un toponyme, doit toujours être construite par rapport au contexte d’énonciation<sup>15</sup>. Ces substantifs déictiques-là sont à rapprocher des adverbes. En effet, comme les substantifs, ils ont accès en l’état à la fonction d’objet de postposition (et c’est là la seule fonction substantivale qu’ils peuvent assumer) mais, comme les adverbes, ils peuvent aussi fonctionner directement comme circonstant. Par exemple, dans les énoncés ci-dessous, le substantif déictique IKE ‘ici’ fonctionne comme objet de postposition (10) et comme circonstant (11).

(10) Moma'e-ràmũ            po=        e-muu  
       chose-ATTR            Q            1S<sub>GB</sub>-faire.venir  
  
       **ike**                        kyty        re-jupa.  
       ici                        ALL        2S<sub>GA</sub>-CVB<sub>1</sub>  
       ‘Pour quelle raison est-ce que tu m’as fait venir *ici* ?’  
       {WA ; [Actes 10:29]} (*litt.*: ‘vers *ici*’)

(11) A'e            na=tui=(i)                        **ike** ky'y.  
       PRO.ANA    NEG=3<sub>A</sub>;se.situer=NEG    ici    ASS  
       ‘Il n’est pas *ici*.’ {WA ; [Matthieu 28:6]}

Enfin, précisons que, contrairement aux apparences (*cf. infra*), un substantif wayāpi ne peut pas fonctionner à lui seul directement comme prédicat grammatical d’une proposition. Pour voir cela, prenons la construction prédicative exprimant une prédication d’identification qui est illustrée à trois reprises dans le petit passage suivant. À la vue d’un tel exemple, on pourrait croire que les substantifs signalés en gras sont de véritables prédicats substantivaux.

---

<sup>15</sup> Sur le fait que certains adverbes pourraient être analysés comme des substantifs, *cf.* Kahane, 2010.

- (12) [Arimateja taa wānà mū] a'e.  
 NPR village habitant.de ART.INDEF PRO.ANA
- [Juteu rovijā-gwerà kō mū] teve a'e.  
 Juif chef.de-COLL PL ART.INDEF aussi PRO.ANA
- [Temi-moe'e] Te Juse.  
 DEOBJ\NMLS.PAT-respecter FOC NPR
- ‘C’était un habitant d’Arimathée. Il était aussi l’un des chefs des Juifs.  
 C’était quelqu’un de respecté, Joseph [d’Arimathée].’ {WA ; [Marc 15:43]}

La première occurrence semble tout particulièrement aller dans le sens d’une telle analyse. On pourrait penser aussi que la particule *teve* ‘aussi’ et/ou la particule focalisatrice *te* sont des candidates raisonnables au statut de copule non verbale. Après tout, il se pourrait très bien que l’une d’elles soit tout simplement omise dans la première construction de l’exemple (12). En réalité, il n’en est rien. Dans ce type de construction prédicative on peut en effet toujours rétablir une copule existentielle défective (elle n’existe qu’à la 3<sup>ème</sup> personne) et irrégulière : la copule (y)wete (en WA) / wete (en WY). L’exemple suivant, qui exprime une prédication équative, le montre. Grâce à lui, on peut également se rendre compte que la particule *teve* ne peut *pas* être une copule puisqu’elle cohabite ici avec la véritable copule (ywete).

- (13) [Tamū Jako rovijā] ywete ene.  
 ancien NPR chef.de COP PRO.2SG
- [E=rovijā] ywete teve ene.  
 1SG<sub>GEN</sub>=chef.de COP aussi PRO.2SG
- ‘Tu es le chef du vénérable Jacob. Tu es aussi mon chef.’  
 {WA ; [Actes 7:46]}

Quant à l’énoncé ci-dessous, qui n’est *pas* une prédication locative, il montre 1) que la copule (y)wete signifie bien ‘être’ et 2) que la particule focalisatrice *te* ne peut pas être une copule puisque, comme *teve* ci-dessus, elle cohabite avec la véritable copule (wete).

- (14) [Ne=mē] wete =ta te puwĩ upa.  
 1SG<sub>GEN</sub>=mari.de COP =FUT FOC Q 3<sub>A</sub>;CVB<sub>1</sub>
- ‘Est-ce que ton mari sera à la maison ?’ {WY ; [JZI]}

Les substantifs du type de ceux qui sont signalés entre crochets dans les trois exemples précédents illustrent un autre type de fonction syntaxique

non actancielle, que nous proposons d'appeler *complément attributif direct*.

Maintenant, une prédication d'identification peut être aussi exprimée au moyen d'un autre type de construction prédicative, que nous illustrons par l'énoncé suivant.

- (15) [Tovijã-ràmũ]                    =ta      te      Ene      ky'y.  
 DEOBJ\chef.de-ATTR                =FUT    FOC    PRO.2SG    ASS  
 'Tu seras un maître [à ton tour toi aussi].' {WA ; [Matthieu 25:21]}

En dehors de la présence de la marque casuelle dite d'Attributif, (15) peut sembler similaire à (12) dans la mesure où, ici aussi, on a une juxtaposition de deux substantifs. On pourrait alors penser que le substantif signalé entre crochets assume, encore une fois, la fonction syntaxique de prédicat grammatical. Ce n'est toutefois pas le cas car, comme dans le type de construction précédent, il est ici aussi possible de rétablir une copule, qui, dans le cas présent, est verbale (le lexème verbal -IKO 'exister, être en mouvement, agir comme')<sup>16</sup>. Par exemple :

- (16) [Jane    kō    rovijã-wasu-ràmũ]                    a-iko                    =ta      ky'y.  
 gens    PL    chef.de-grand-ATTR                    1SG<sub>A</sub>-être                    =FUT    ASS  
 'Je serai le grand chef [de la totalité] des gens.' {WA ; [Matthieu 13:41]}

Les substantifs marqués par l'Attributif des exemples (15) et (16) illustrent encore une autre fonction syntaxique, que nous proposons d'appeler *complément attributif indirect* (car il y a une marque casuelle).

Cette petite digression par la prédication « nominale » du wayãpi n'avait qu'un seul et unique objectif : montrer que, dans cette langue, une proposition dans laquelle deux substantifs sont juxtaposés n'est *pas* une proposition nominale mais constitue en réalité, comme dans bien d'autres

<sup>16</sup> Dans une proposition à copule, que celle-ci soit verbale ou pas, le substantif en fonction de complément attributif – ou plus exactement le nom qui en est le noyau lexical – n'est pas le prédicat grammatical mais juste un prédicat *sémantique* (c.-à-d. une fonction *logique*). La fonction *syntaxique* de prédicat *grammatical* est exercée ici par le groupe copulatif, c.-à-d. par le constituant syntaxique formé par la copule (même si celle-ci est omise) et son substantif complément. Ainsi, une copule peut être vue, dans les seules langues où un substantif ne peut pas accéder directement à la fonction syntaxique de prédicat, comme un *translatif prédictivant de substantif*.

langues, une simple proposition elliptique dans laquelle, ce qui est omis, c'est le support syntaxique de la prédication (copule)<sup>17</sup>.

## 2.2. Sous-classes de noms

Il est souvent considéré que les langues TG ont trois sortes de noms (*cf.* Dobson, 1997 : 63 pour le kawaiwete) : (i) les « obligatoirement possédés » ("noms relationnels", "noms dépendants" ou "noms relatifs"), (ii) les « facultativement possédés » ("noms autonomes") et (iii) les « jamais possédés » ("noms absolus" ou "noms non possédables"). Cette tripartition des noms est parfois reformulée en des termes syntaxiques (*cf.* Couchili *et al.*, 2002) pour le teko). Ainsi, les noms du type (i) sont ceux qui sont toujours accompagnés d'un complément de nom, ceux du type (ii) sont ceux qui ne le sont que facultativement. Quant aux noms du type (iii), il s'agirait de noms qui ne toléreraient jamais un tel complément.

Queixalós (2005) a remis en cause le bien-fondé des classifications tripartites de ce genre. En l'absence d'une quelconque preuve formelle inhérente à la langue qui pourrait la justifier, cet auteur considère qu'un nom qui semble ne pas pouvoir apparaître "dans une construction « possessive » n'est pas une question de grammaire mais seulement de société" (*ibid.* : 197, notre traduction). En effet, qu'un descripteur n'ait pas pu encore observer, au détour d'un énoncé, un complément de nom auprès d'un nom donné ne constitue pas à lui seul un critère valable pour pouvoir affirmer que ce nom est un nom « *non* possédable ». En réalité, tout ce que cela veut dire, c'est que les contextes d'énonciation dans lesquels les noms de ce genre peuvent être accompagnés d'un complément de nom sont plus marqués. Cela signifie-t-il pour autant que les noms « non possédables »

---

<sup>17</sup> Nous souscrivons totalement à l'hypothèse qui a été formulée par Landaburu, 1994 selon laquelle il existe deux types d'organisation possibles d'un énoncé (c.-à-d. deux types de prédication), qu'il appelle "holophrastique" et "subjectal". Le premier correspond "à la visée d'un état de choses considéré globalement" (rhématisation de la "fonction prédicative", du "noyau prédicatif", c.-à-d. du prédicat grammatical), alors que le second correspond, quant à lui, "à la visée d'un état de choses en tant qu'il concerne une entité" (thématisation d'une entité) (*ibid.*, 641). Le type holophrastique est, par défaut, réalisé au travers d'un schéma prédicatif "non branchant" qui est une "structure compacte unitaire" du type "mot-phrasal" (notre "forme verbale indépendante" (*cf.* § 3.2). Le type subjectal est, par défaut réalisé, au travers d'une "structure branchante duelle" qui associe un sujet (déterminé) à un prédicat grammatical (déterminant). Le wayãpi connaît les deux types, le français uniquement le second. Sur cette même question *cf.* aussi l'éclairant (Launey, 1989).

n'existent pas du tout en wayãpi ? Nous allons voir que d'une certaine manière ils existent mais qu'ils ne correspondent pas du tout à ce qui est habituellement considéré comme des noms « non possédables » en linguistique tupi-guarani.

Ainsi, pour nous limiter au seul wayãpi, les noms supposément « non possédables » du genre KWARAY 'soleil', YVYTU 'vent' ou TAKURU 'rocher' seront considérés ici comme des noms « facultativement possédables », c.-à-d. comme des noms autonomes. Par conséquent, nous distinguerons ici, sur la base de critères exclusivement syntaxiques, uniquement deux sous-classes lexicales de noms : les relationnels (§ 2.2.1) et les autonomes (§ 2.2.2). Quant aux noms véritablement « non possédables », nous allons voir qu'ils ne constituent en wayãpi qu'une *forme particulière* de certains noms relationnels (§ 2.2.3).

### 2.2.1. Noms relationnels

Un *nom relationnel* est un nom dont *au moins une* forme exige la présence obligatoire d'un dépendant syntaxique au sein d'un constituant qui est dominé par ce nom. Le dépendant syntaxique en question, qui est alors placé à la gauche immédiate de son nom relationnel gouverneur, peut être soit un substantif, soit un pronom génitival (*cf.* § 2.2.4). Par exemple, dans le fragment de texte ci-dessous, -MEMYR 'enfant de (pour un Ego féminin)' est précédé à trois reprises d'un dépendant syntaxique au sein d'un groupe nominal : un pronom génitival de 3<sup>ème</sup> personne (ligne 1), puis un pronom plein déictique (ligne 2), puis un groupe nominal (ligne 4).

(17)	Ne=remĩgwaiai 2SG <sub>GEN</sub> =esclave.de	e-moisyry 2SG.INJ <sub>A</sub> -expulser	i= <b>memyr̃</b> 3 <sub>GEN</sub> =enfant.de	revejẽ. COM
	Ãwĩ PRO.DX	<b>memyr̃</b> enfant.de		
	ne=moma'e-kwerà 2SG <sub>GEN</sub> =chose-COLL	jarà-ramũ propriétaire.de-ATTR	rowã =ta NGT =FUT	ekoi. 3 <sub>A</sub> ;être



Ne=rerekwar-e'e 2SG <sub>GEN</sub> =épouse.de-vrai	<b>memyrý</b> enfant.de	te FOC
i=jarà-ramũ 3 <sub>GEN</sub> =propriétaire.de-ATTR	=ta =FUT	ekoi. 3 <sub>A</sub> ;être

‘Chasse ton esclave avec son enfant. L’enfant de celle-ci ne sera pas le propriétaire de tes biens. C’est ta véritable épouse qui en sera la propriétaire.’  
{WA, [Galates 4 :30]}

Notez bien qu’il est impossible de trouver un nom comme -MEMYR actualisé en syntaxe sans que celui-ci ne soit accompagné d’un dépendant syntaxique. Ainsi, quand, en dehors de tout contexte d’énonciation, on soumet au jugement d’un locuteur natif du wayãpi un nom relationnel sans associer à celui-ci un dépendant syntaxique, cette personne ne comprend le plus souvent pas ce dont on parle. Il s’agit donc d’une contrainte grammaticale très forte de la langue. Maintenant, si un locuteur wayãpophone éprouve malgré tout le « besoin métalinguistique » de citer le lexème, il utilise alors sa forme liée (*cf.* § 2.2.3) précédée soit d’un pronom génitif (le plus souvent de 1<sup>ère</sup> ou de 3<sup>ème</sup> personne), soit d’un substantif dont le sens est un hyperonyme considéré comme « évident » dans la culture des Wayãpi. Par exemple, en WA, avec le nom relationnel -MEMYR, on peut avoir comme formes citationnelles possibles e=memyrý ‘mon enfant’ (si l’énonciateur est une femme), i=memyrý ‘son enfant à elle’, waĩvĩ memyrý ‘l’enfant de la/d’une certaine femme’ ou encore waĩvĩ mũ memyrý ‘l’enfant d’une femme quelconque’.

## 2.2.2. Noms autonomes

Un *nom autonome* est un nom dont aucune des formes n’exige la présence obligatoire d’un dépendant syntaxique au sein d’un constituant qui est dominé par ce nom. Autrement dit, il s’agit d’un nom pour lequel un dépendant syntaxique est seulement facultatif. Observez par exemple les deux réalisations du nom URUPË ‘tamis à manioc, manaré’ dans la paire d’énoncés suivants, énoncés qui ont été prononcés spontanément l’un à la suite de l’autre.

- (18) **Urupë**                      a-mojã                      a-jupa.  
tamis.à.manioc              1SG<sub>A</sub>-tresser              1SG<sub>A</sub>-CVB<sub>1</sub>  
‘Je suis en train de tresser un tamis à manioc.’ {WY ; [JZI]}



de', illustré ici pour le WY, un nom relationnel qui nous servira désormais de modèle<sup>19</sup>.

Thème	e=raiywẽ	rerekwa	'l'épouse du fils de ma sœur ou du mari de ma sœur'
	e=	rerekwa	'mon épouse'
/r/ initial	ne=	rerekwa	'ton épouse'
	jane=	rerekwa kō	'nos épouses [à nous avec toi/vous]'
	ore=	rerekwa kō	'nos épouses [à nous sans toi/vous]'
/n/ initial	pe=	nerekwa kō	'vos épouses'
Ø initial	Ø=	erekwa	'son épouse à lui'
	o=	erekwa	'sa propre épouse'

**Tableau 2 : Exemple de paradigme partiel d'un nom relationnel oscillant wayāpi selon notre analyse.**

Ces modifications formelles des réalisations du nom -<sup>o</sup>EREKWAR n'ont en elles-mêmes aucun effet de sens perceptible. On a donc selon toute vraisemblance affaire ici à un phénomène de pure morphologie. Le changement initial /r/ ~ /n/ ~ Ø (< †/h/) est conditionné par des faits syntaxiques et lexicaux qui, nous semble-t-il, sont assez similaires à la "mutation consonantique initiale" des langues celtiques (*cf.* à ce propos Costauvec, 1998 pour le breton). Syntaxiques, car le conditionnement est contextuel. C'est la présence d'un dépendant syntaxique du nom relationnel qui, en position de contact avec lui (liaison morphosyntaxique), déclenche chez ce nom une variation formelle. Lexicaux, car en synchronie les thèmes sont associés à certains types de déterminants seulement : /n/ avec le pronom génitival de 2<sup>ème</sup> personne du pluriel pe= seulement, Ø avec les pronoms génitivaux de 3<sup>ème</sup> personne Ø- et o- seulement (anciennement on avait †Ø avec Ø- et †/h/ avec o-), /r/ avec tous les autres pronoms génitivaux mais aussi avec un substantif qui dépend syntaxiquement du nom relationnel.

Maintenant, en plus de ces thèmes-là, les noms relationnels oscillants du type -<sup>o</sup>EREKWAR ont aussi un thème dont le signifiant se caractérise par

<sup>19</sup> Nous simplifions volontairement notre propos en ne considérant ici que les alternances initiales productives, ce qui donne un *espace thématique* (Roché, 2009) à seulement trois thèmes. Pour une étude morphologique exhaustive, il conviendrait toutefois de prendre aussi en compte les rares noms relationnels oscillants qui en WY ont un quatrième thème en /h/ initial (non attesté en WA mais tout à fait régulier dans d'autres langues TG) mais également de considérer les différents types d'alternances finales (qui varient d'un dialecte à l'autre).

un étrange segment initial /t/. On constate alors que lorsqu'un nom relationnel de ce type-là apparaît sous cette forme en /t/ initial, toute expression d'un dépendant syntaxique du nom est rigoureusement impossible (par exemple, \*e=terekwa). Il s'agit donc, ici encore, d'une contrainte grammaticale très forte de la langue. Comparez, par exemple, les deux énoncés suivants.

- (20) Tamũ      Miwã      **rerekwarà**=pe      sa'i      Maraja      eu.  
 aïeul      NPR      épouse.de=DAT      Aïeule      NPR      COP  
 'Tamũ Miwã a pour épouse Sa'i Maraja.' {WA ; [Jane rekoa werã, 2008 : 16]}  
 (litt. : 'L'épouse du vénérable Miwã est à la vénérable Maraja.')

- (21) Age'e,                      **terekwarà**                      Kõ  
 maintenant                      DEOBJ\épouse.de                      PL  
 rewarà                      re                      poro-motekokuwa                      =ta.  
 nom.de                      POSTP                      DEOBJ-faire.connaître                      =FUT  
 'Maintenant, il va transmettre [aux gens] un savoir relatif à comment il convient de nommer les épouses.' {WA ; [1 Corinthiens 7:39]}

En (20), le lexème nominal -°EREKWAR est réalisé au moyen de la forme *rerekwarà* qui, dans le cas présent, n'est constitué que du thème en /r/ initial<sup>20</sup>. Cette forme est ici précédée d'un dépendant syntaxique (le substantif *Tamũ Miwã*). La forme *rerekwarà*, en raison du thème qu'elle présente, ne peut pas *ne pas* être accompagnée d'un tel dépendant syntaxique. Le thème de cette forme est donc une *forme liée* du lexème nominal -°EREKWAR. En (21), ce même lexème est en revanche actualisé syntaxiquement sous la forme *terekwarà*. Toutefois, cette forme-là, contrairement à la forme *rerekwarà*, ne peut *pas* être accompagnée d'un dépendant syntaxique. Le thème de la forme *terekwarà* constitue la

<sup>20</sup> Pour de multiples raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, nous rejetons catégoriquement la pratique bien établie dans la tradition comparatiste des langues TG qui consiste à segmenter systématiquement en r-erekwarà un thème comme *rerekwarà* (hypothèses dites "du ou des préfixes relationnels"). Pour nous, une forme comme *rerekwarà* est, en synchronie, une forme minimale qui, bien que morphologiquement complexe (car l'alternance initiale /r/ ~ /n/ ~ Ø des oscillants est un procédé morphologique comparable à celui, par exemple, d'une apophonie), ne peut pas être segmentée. Pour une présentation de quelques-unes des raisons qui nous poussent à rejeter en bloc les "hypothèses relationnelles" (mais pour des langues jê, où les faits sont assez proches de ceux observés dans les langues TG) cf. Salanova, 2009. Pour un petit tour d'horizon des différentes hypothèses sur les préfixes "relationnels" dans les langues TG cf. Rose, 2011 : 88-103.

*forme absolue* (ou *forme isolée*, ou *forme déobjective* (cf. *infra*)) du nom relationnel -<sup>o</sup>EREKWAR.

Le fait que l'on ne puisse plus associer un dépendant syntaxique à un nom relationnel oscillant dont le thème présente ce mystérieux /t/ initial laisse supposer que son schème de codage grammatical a été modifié. Or si changement de schème de codage il y a, il ne peut s'agir ici, contrairement aux alternances du type /r/ ~ /n/ ~ Ø, d'un fait de morphologie. C'est donc forcément un fait de syntaxe. Quelle pourrait être alors la signification grammaticale qui est apportée au nom relationnel au travers de ce changement formel ? Notre hypothèse est que le nom a subi ici un changement de diathèse<sup>21</sup>. Voyons cela d'un peu plus près.

Comme postulat de départ, nous admettrons à la suite de (Queixalós, 2005) que, dans une langue qui a de véritables noms relationnels (c.-à-d. des noms dont le schème de codage requiert l'expression nécessaire d'un dépendant syntaxique au sein d'un constituant particulier), ces noms présentent une structure argumentale à deux arguments auxquels sont associés *deux* rôles grammaticaux. Autrement dit, les noms qualifiés ici de relationnels sont divalents à la fois sémantiquement (car ils ont deux arguments) *et syntaxiquement* (car chacun d'eux est normalement associé à un rôle grammatical précis)<sup>22</sup>.

Queixalós (2021 : 147) appelle "lié intrinsèque" (notre traduction pour "intrinsic linkee") le rôle sémantique qui est associé à l'argument d'un nom relationnel qui est obligatoirement exprimé dans le groupe syntagmatique dominé par ce nom<sup>23</sup>. Par analogie, nous appellerons "lié extrinsèque" le

---

<sup>21</sup> Par *changement de diathèse* nous entendons une modification du schème de valence de la structure argumentale d'une unité lexicale, c.-à-d. de la correspondance entre les rôles sémantiques des participants et les rôles grammaticaux qui leur sont associés dans un type donné de construction.

<sup>22</sup> Nous ne sommes pas le premier à envisager qu'il puisse exister des noms divalents dans une langue TG. Cruz (2011 : 150-164) et Magalhães (2021) l'ont chacune déjà proposé, la première pour le nheengatu et la seconde pour le guajá. Notre apport concerne ici le fait que le système grammatical du wayãpi dispose d'un procédé morphologique qui lui permet de modifier la diathèse de certains noms relationnels.

<sup>23</sup> Cet argument est dit "interne" car il occupe une position structurale dans le groupe nominal. Keizer (2004) appelle "Reference" le rôle sémantique (semantic function) qui est associé à cet argument interne. Comme Queixalós, elle distingue clairement le rôle sémantique de l'argument interne d'un

rôle sémantique de l'autre argument d'un nom relationnel, c.-à-d. celui qui ne peut être exprimé que dans certains types de construction prédicative<sup>24</sup>. En wayãpi, cet autre argument ne peut être réalisé – et encore, que de façon facultative – que lorsqu'un nom relationnel occupe la position de noyau lexical d'un substantif en fonction de complément attributif (22). Pour les besoins de l'exposé, nous désignerons par "I" et "II" les rôles grammaticaux des arguments d'un nom relationnel dont le rôle sémantique est respectivement un lié extrinsèque et un lié intrinsèque.

- (22) [E=rerekwa]<sup>cplt.attributif direct</sup> te (wete) ([ãã]<sup>sujet</sup>)<sup>25</sup>.  
 1SG<sub>GEN</sub><sup>arg. II</sup>=épouse.de FOC COP PRO.DX<sup>arg. I</sup>  
 'Elle, là, [c'est] mon épouse.' {WY ; [PZI]}

Quand un nom relationnel oscillant du type -<sup>o</sup>EREKWAR est réalisé par le biais de sa forme absolue, nous avons vu qu'il n'admet plus de dépendant syntaxique *interne au* constituant qu'il domine (c.-à-d., dans le cas présent, de complément de nom). Néanmoins, comme le sens *lexical* de la forme absolue est le même que celui des formes liées (terekwarà signifie 'une/l'épouse' et rerekwarà 'une/l'épouse de'), la forme absolue peut être considérée comme sémantiquement divalente (terekwarà est, comme rerekwarà, *une* forme du nom -<sup>o</sup>EREKWAR 'épouse de'). Si la structure argumentale d'un tel nom est affectée à la forme absolue, on peut dès lors supposer qu'elle ne l'est qu'au seul niveau *syntactique* (c.-à-d. au niveau de ses rôles grammaticaux). On peut voir les choses comme suit.

Si l'argument intrinsèquement lié d'un nom relationnel oscillant donné ne peut plus, dans la forme absolue de ce nom, être exprimé syntaxiquement, c'est parce que cet argument a perdu son rôle grammatical II. Autrement dit, il y a eu suppression de ce rôle grammatical. L'argument qui lui était associé dans les formes liées est en

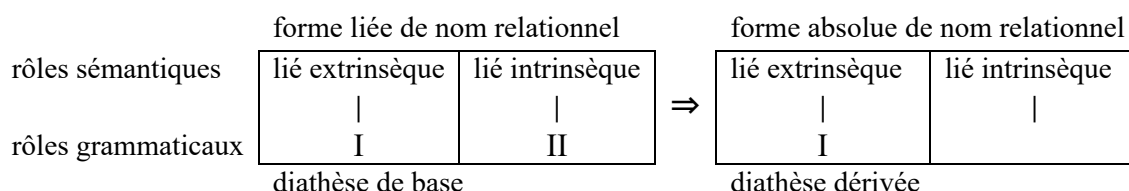
---

nom relationnel (Reference) de celui d'un modifieur génitival de nom [*non* relationnel] (Possessor).

<sup>24</sup> Cet argument est dit "externe" car il occupe une position structurale en dehors du groupe nominal. Hengeveld (1992 : 80), reprenant ici des travaux de Simon Dik, appelle "Zero" le rôle sémantique (semantic function) qui est associé à cet argument externe.

<sup>25</sup> Les formes du lexème nominal -<sup>o</sup>EREKWAR diffèrent selon le dialecte. Les trois formes du WA erekwarà, nerekwarà, rerekwarà correspondent en WY aux trois formes erekwa, nerekwa, rerekwa. Dans les deux dialectes on a aussi les trois formes supplémentaires erekwar, nerekwar, rerekwar qui, elles, apparaissent dans les composés morphologiques (ex.: e=rerekwar-e'e 'ma vraie épouse').

revanche conservé. Toutefois, dépourvu de réalisation syntaxique, cet argument se retrouve, en quelque sorte, absorbé dans le nom lui-même. Pour ce qui est de l'argument extrinsèquement lié, rien ne change pour lui puisqu'il conserve et son rôle sémantique et son rôle grammatical I. Synoptiquement, cela peut être représenté comme cela :



Si le lexème concerné par ce type de changement de diathèse avait été un verbe, on aurait pu parler de voix *verbale* déobjective (cf. § 3.3.1)<sup>26</sup>. S'agissant ici d'un nom, nous proposons de parler de **voix nominale déobjective**. La forme absolue d'un nom relationnel oscillant est la forme déobjective de ce nom.

Qu'en est-il à présent du sens *dénotatif* – et non plus lexical – de la forme absolue d'un nom relationnel oscillant ? La tradition comparatiste des langues TG considère généralement qu'une telle forme – ou plus exactement qu'un supposé morphe préfixal t- dont le segment initial /t/ serait le signifiant – exprime un "possesseur non spécifié" (Jensen, 1998 : 499). Par exemple, la forme absolue terekwarà 'une/l'épouse' du lexème nominal -°EREKWAR 'épouse de' peut signifier aussi – mais on pourra remarquer ici que c'est également le cas de sa traduction en français – 'une/l'épouse de quelqu'un' (individu indéterminé).

Bien que très fréquente, cette lecture indéterminée de l'argument intrinsèquement lié de la forme absolue d'un nom n'est toutefois pas la

---

<sup>26</sup> La terminologie relative à la voix verbale varie grandement d'un auteur à l'autre. Celle relative à la voix nominale est quasi inexistante. On trouve aussi de multiples définitions du concept de voix grammaticale et des concepts qui lui sont associés. Pour ce qui nous concerne, nous adopterons la définition de la voix proposée par Kahane (1998 : 328), à savoir un morphème grammatical "spécifiant un changement de diathèse de la lexie [c.-à-d. de l'unité lexicale] à laquelle il est attaché et ne modifiant pas le sens propositionnel de cette lexie".

Pour le type particulier de voix élémentaire qui nous intéresse ici, Kahane (*ibid.* : 338) parle de "suppressif objectal" (un terme proposé à l'origine par Mel'čuk pour désigner un autre type de voix). Il correspond à ce que Haspelmath (2022) appelle "patient-suppressing antipassive". Nous adopterons celui de "déobjectif", un terme emprunté à Haspelmath & Müller-Bardey, 2004.

seule possible. Il peut notamment arriver que, dans certains contextes d'énonciation, cet argument soit, pour la forme absolue, identifié à une entité qui, du point de vue discursif, est saillante. Ainsi, dans l'exemple (23), la forme absolue *terekwarà* dénote un individu spécifique qui, dans ce contexte précis, est tout à fait identifiable. Dans cet exemple, il n'y a pas d'indétermination quant à l'époux dont il s'agit : *terekwarà* signifie en effet 'l'épouse d'un époux *qui la désire encore*', 'l'épouse qui est encore désirée par *son* époux' (et non juste 'l'épouse d'un époux *quelconque*').

(23)	Ajawyi, donc	<b>terekwarà</b> DEOBJ'épouse.de	kõ, PL	ta=pe-pyta-jě SUB=2PLA-rester-DUR	
	pe=měná 2PLGEN-époux.de	kõ PL	reve, COM	pe-pota-jě 2PLB-vouloir-DUR	kupa PL.SUJ
	remě, quand	a-'e 1SGA-dire	pejě. PRO.2PL		

"Donc, [vous] les femmes, vous devez rester avec vos maris s'ils veulent toujours de vous.", vous dis-je.' {WA ; [1 Corinthiens 7:16]}

En conclusion, la forme absolue d'un nom relationnel oscillant est, en tant que substantif<sup>27</sup>, la forme qui, dans le paradigme de ce nom, permet à celui-ci d'établir une référence vers l'entité – et seulement elle – qu'il sert lui-même à désigner (Lemaréchal, 1989 : 108)<sup>28</sup>.

#### 2.2.4. Pronoms génitifs

Nous appelons *pronom génitif* un type particulier de pronom personnel qui peut commuter sur l'axe paradigmatique avec un substantif qui exerce la fonction de complément de nom, d'objet de postposition ou bien d'objet de verbe. Comme un pronom génitif occupe *exactement la même place linéaire* que le substantif auquel il se substitue (il y a donc *exclusion mutuelle* entre les deux), ce pronom peut être considéré comme un mot à part entière (car un substantif est un constituant syntaxique qui se compose

<sup>27</sup> La forme absolue est un substantif. Une forme liée n'en devient un que si elle est accompagnée d'un dépendant syntaxique qui est un substantif (nom substantif, intégrative, pronom génitif). En effet, la forme absolue ne commute pas avec des formes liées mais avec des formes liées *et leur dépendant* [*intrinsèque*].

<sup>28</sup> La forme absolue d'un nom relationnel peut être interprétée comme un équivalent fonctionnel d'un groupe substantival (c.-à-d. d'un nom *non* substantif introduit par un article).



d'un ou plusieurs mots). Toutefois, comme un pronom génitif forme avec son gouverneur syntaxique (nom, postposition, converbe) un seul et même domaine prosodique (en l'occurrence un mot prosodique), il s'agit d'un mot phonologiquement non autonome, c.-à-d. d'un clitique<sup>29</sup>. Le tableau ci-dessous fournit le paradigme complet des pronoms génitifs du wayãpi.

	série C	Glose
½	{jane= ɔ jo=} <sup>30</sup>	'INCLGEN' <sup>31</sup>
1	{e=}	'1SGGEN'
	{ore=}	'1PLGEN'
2	{ne=}	'2SGGEN'
	{pe=}	'2PLGEN'
3	{i=, Ø=} <sup>32</sup>	'3GEN'
	{o=}	'3REFLGEN'

**Tableau 3 : Paradigme des pronoms personnels génitifs du wayãpi (WA et WY).**

<sup>29</sup> Zwicky (1977) distingue deux types de clitique. Les *clitiques simples* sont des versions phonologiquement réduites de mots (au sens syntaxique du terme) dont la position dans la proposition est identique à celle occupée par ces mots (ex.: 'll < will en anglais). Les *clitiques spéciaux* (parfois appelés aussi *affixes de constituant*) sont, quant à eux, des objets grammaticaux dont le placement linéaire est régi par des contraintes spécifiques qui les distinguent à la fois des affixes flexionnels et des mots. Comme pour les mots et les affixes de mot, l'identification des clitiques dans une langue donnée repose sur des critères relatifs à la séparabilité et/ou à la variabilité distributionnelle et/ou à la transmutabilité (Mel'čuk, 1993 : 172-183). En l'occurrence, les pronoms génitifs du wayãpi sont des clitiques spéciaux. Ce sont des *clitiques* car ils sont transmutables avec des substantifs qui occupent la même position structurale qu'eux. Ce sont des *clitiques spéciaux* car, comme eux, ils ne sont la réduction phonologique d'aucun mot (puisque les pronoms pleins indépendants ne peuvent pas occuper la même place linéaire qu'eux).

<sup>30</sup> Le morphe jane= exprime, selon le contexte, soit le nous inclusif, soit le générique. En revanche, le morphe jo= exprime, lui, uniquement le générique. Le symbole ɔ indique que le sens de jo= est *inclus dans* celui de jane=. Ces deux morphes ne sont donc pas des allomorphes car jo= n'est une variante libre de jane= que pour l'un des deux sens exprimés par ce dernier (celui de générique).

<sup>31</sup> À la suite de Daniel (2005) nous admettons que dans une langue où, comme le wayãpi, il y a une distinction entre un "nous exclusif" et un "nous inclusif" ledit nous exclusif constitue la véritable – et donc la seule – 1<sup>ère</sup> personne du pluriel (glosée ici 1PL) et ledit nous inclusif constitue, lui, une personne à part (glosée ici INCL). Le symbole ½ pour noter la personne inclusive, qui est considérée ici comme une véritable 4<sup>ème</sup> personne, est empruntée à de Schepper 2012:15-28.

<sup>32</sup> Le morphe i= est employé avec des unités lexicales *non* oscillantes (cf. § 2.2.3). Il a deux variantes phonologiquement conditionnées : [i] avant une consonne, [ij] avant une voyelle. Dans un cadre descriptif purement concaténatif (morphologie à base morphématique), on peut considérer que l'on a aussi un allomorphe Ø= spécifique aux unités lexicales oscillantes. Dans un modèle morphologique processuel (morphologie à base lexématique), le signifié de ce morphe zéro peut toutefois être réinterprété comme exprimé par une allomorphie particulière de la base lexicale (thème à Ø initial).

En raison du fait que les formes phonologiques de la plupart des morphes des pronoms génitifs sont identiques à celles des indices actanciels de la série B (*cf.* § 3.2.1), il peut être tentant de réunir en un seul et même paradigme ces deux ensembles. Cependant, même si ces deux paradigmes de pronoms personnels ont vraisemblablement une origine commune, ils constituent *en synchronie* deux objets linguistiques bien distincts<sup>33</sup>.

En effet, les pronoms personnels génitifs sont, comme les pronoms personnels pleins indépendants, de véritables *pro-substantifs*. Toutefois, contrairement aux pronoms pleins indépendants, les pronoms génitifs sont des *pro-substantifs* qui dépendent syntaxiquement d'un autre mot (en l'occurrence d'un nom, d'une postposition ou d'un verbe)<sup>34</sup>. Les pronoms génitifs sont donc des pronoms personnels pleins *dépendants*.

En revanche, les indices actanciels, eux, sont d'une tout autre nature. Comme ils peuvent apparaître simultanément avec un substantif coréférentiel, ils ne peuvent pas être considérés comme des *pro-substantifs*. Ils sont ce que nous appellerons des *co-substantifs*, c.-à-d. des expressions grammaticales coréférentielles à un substantif donné qui exercent exactement la même fonction syntaxique que celui-ci. En outre, à la différence des pronoms pleins (indépendants, mais aussi dépendants), les indices actanciels du wayãpi ne dépendent *pas* d'un mot. Ils font, au contraire, partie d'un mot (en l'occurrence d'un mot verbal (*cf.* § 3.2) ou d'un verbe (*cf.* § 3.3.1)).

---

<sup>33</sup> Ce critère n'est pas pris en compte par la tradition comparatiste des langues TG (*cf.* Jensen, 1999 : 147). Cette dernière confond du coup les paradigmes des pronoms génitifs et des indices actanciels de la série B en une seule "série 2". La reconnaissance d'un tel pseudo paradigme n'est en réalité envisageable que si l'on ignore la combinatoire exacte des morphèmes dont cette "série 2" serait censée être constituée. Pour bien comprendre ce dont il s'agit ici, c'est comme si en français on admettait que, en raison de leur seule homophonie, les articles définis {{le}, {la}, {les}} et les pronoms conjoints objets {{le}, {la}, {les}} constituaient en synchronie un unique « paradigme » d'êtres grammaticaux hybrides (des articles définis-pronoms conjoints objets). Ceci serait bien sûr absurde. Si ces deux paradigmes ont assurément une origine commune, ils ont en synchronie 1) une signification grammaticale différente et 2) une combinatoire syntaxique différente. On voit ici l'importance, absolument cruciale, qu'il y a de ne pas se limiter au seul aspect phonologique des signes *et donc* de tenir compte *aussi* de leur composante syntaxique.

<sup>34</sup> Il existe des langues TG qui ne les distinguent pas. Tel est le cas, par exemple, du kawaiwete qui, ne disposant pas de pronoms génitifs, fait usage ici des pronoms pleins indépendants [cliticisables].

Les significations, l'organisation en paradigmes et la combinatoire des pronoms génitifs et des indices actanciels [de série B] font que ces morphèmes peuvent être considérés comme appartenant à deux catégories grammaticales différentes. Ces morphèmes n'ont toutefois pas tous le même degré d'intégration morphophonologique. Alors que les indices actanciels sont fortement morphologisés et peuvent donc être vus comme de véritables marqueurs flexionnels, les pronoms génitifs, eux, jouissent d'une relative autonomie syntaxique (exclusion mutuelle avec un substantif).

Enfin, si les indices actanciels sont, comme les pronoms personnels pleins indépendants, nécessairement des pronoms personnels *argumentaux*, les pronoms génitifs ne sont des pronoms argumentaux que s'ils dépendent d'un nom *relationnel* (§ 2.2.1). En effet, avec un nom autonome (§ 2.2.2), un pronom génitif ne représente pas un argument de ce nom – car un tel nom n'a pas d'argument intrinsèquement lié – mais il exprime seulement un *modifieur* de celui-ci.

### 3. Prédicatifs et verbes

De la même manière que le nom avait été distingué du substantif (*cf.* § 2), nous distinguerons le verbe du prédicatif. Le *prédicatif* – terme et concept que nous empruntons ici encore à Lemaréchal (1989) – est une classe d'unités *syntaxiques* qui se caractérise par une distribution *fonctionnelle* particulière de ses membres. Un prédicatif, en tant que membre de la classe des prédicatifs, peut exercer directement la fonction syntaxique de prédicat grammatical d'une proposition (i.e. de sommet syntaxique de celle-ci). Le *verbe* est une classe d'unités *lexicales* dont les membres ont des formes qui présentent la distribution caractéristique des prédicatifs. Le verbe wayãpi est donc un type particulier de prédicatif. C'est un verbe prédicatif<sup>35</sup>.

---

<sup>35</sup> Dire qu'un verbe est un prédicatif peut sembler une évidence. Une telle distinction est toutefois indispensable d'un point de vue théorique car il existe des langues dans lesquelles les verbes ne sont pas les seules unités à pouvoir être des prédicatifs. Dans les langues de ce type-là, les noms sont eux aussi des prédicatifs (au sens *syntaxique* du terme), soit occasionnellement (tagalog, palau, tahitien, malgache), soit de façon permanente (nahuatl classique, salish, sikuan, movima). Jusqu'à preuve du contraire, aucune langue TG actuellement parlée ne peut être considérée comme étant omniprédicative, que ce soit au sens faible (type tagalog) ou au sens fort (type nahuatl).

### 3.1. Identification

Nous appelons *prédicatif* une classe distributionnelle d'unités syntaxiques dont les membres disposent d'au moins une forme qui est apte à occuper directement la position de sommet syntaxique d'une proposition (fonction syntaxique dite de prédicat)<sup>36</sup>. La classe lexicale qui, par excellence, dispose de formes aptes à fonctionner comme prédicatif est celle du verbe. En wayãpi, le critère formel qui permet de distinguer rigoureusement les verbes des noms est le suivant. Dans cette langue, tout verbe, quelle que soit la sous-classe à laquelle il appartient, dispose d'un ensemble de formes nominales qui désignent exactement le même état de choses (entité dite d'ordre 2) que celui qui est exprimé par n'importe quelle forme prédicative du verbe. Puisqu'une forme nominale de ce genre est orientée avant tout vers l'action ou le procès qui est désigné par le verbe, on parle souvent en linguistique de "nom d'action" ou de "nom de procès". Toutefois, dans la mesure où les termes d'"action" et de "procès" sont utilisés dans une telle terminologie dans une acception pré-théorique, nous adopterons plutôt les termes plus neutres, car dénués de toutes considérations sémantiques, de "nom verbal" ou de "masdar"<sup>37</sup>.

En WA, les noms verbaux (ou masdars, donc) sont construits par l'entremise du morphème {-a(w)}<sup>38</sup>. Ce morphème constitue un indice de verbalité de l'unité lexicale avec laquelle il est compatible. Le processus de formation des noms verbaux, totalement productif en wayãpi, implique toujours un changement de diathèse du verbe « de base ». En effet, si un nom verbal semble toujours hériter des arguments de la notion verbale (sa

---

<sup>36</sup> Ce concept de prédicatif correspond, nous semble-t-il, au "prédicable" de Launey, 1989 : 289.

<sup>37</sup> Le terme de "masdar", issu de la grammaire traditionnelle de l'arabe, est très largement employé dans la littérature sur les langues afro-asiatiques. Pour les langues amérindiennes, on le rencontre occasionnellement dans quelques travaux sur les langues jê. Nous n'emploierons le terme "nominalisation" que pour désigner le *processus* grammatical qui permet de construire des formes nominales à partir de formes *non* nominales. Ainsi, un nom verbal (ou masdar) est la forme résultante d'une nominalisation déverbale.

<sup>38</sup> Ce morphème flexionnel n'a qu'un seul morphe : le suffixe -a(w). Ce morphe a, quant à lui, deux variantes phonologiquement conditionnées : [aw] (s'il est suivi d'un morphe dont le signifiant débute par une voyelle), [a] (s'il est suivi d'un morphe dont le signifiant débute par une consonne ou bien s'il n'est suivi d'aucun morphe).

Lucy Seki, dans sa remarquable grammaire du kamaiurá (Seki, 2000 : 67-68), utilise le même morphème (ou plus exactement son cognat en kamaiurá) pour distinguer les noms des verbes. Ceci lui permet, comme nous pour le wayãpi, d'identifier en kamaiurá une sous-classe de verbes statifs.

valence *sémantique* n'est pas modifiée), le ou les rôles grammaticaux associé aux arguments de celle-ci ne sont plus les mêmes. On distingue alors deux cas de figure. Si le « dérivande » est un verbe *intransitif*, l'argument nucléaire unique S du verbe « de base » est exprimé avec le nom verbal sous la forme d'un complément de nom. Nous illustrons cela tout d'abord avec un verbe intransitif dit *actif*.

- (24) Yvy o-**kai** amẽ. Pirujẽ rowã  
 terre 3<sub>A</sub>-brûler Alors tout NGT  
 yvy o-**kai** ajamã'ẽ.  
 terre 3<sub>A</sub>-brûler par.contre  
 I=pẽ-gwerà Korijõ te o-**kai**.  
 3<sub>GEN</sub>=morceau.de-COLL Seulement FOC 3<sub>A</sub>-brûler  
 'La terre fut alors brûlée. Ce n'est toutefois pas toute la terre qui brûla. Ce ne furent que des parcelles de celle-ci qui brûlèrent.' {WA ; [Apocalypse 8:7]}

- (25) Moma'e me'ẽ-arà Kõ ve  
 affaire donner-NMLS.AGT PL FOC  
 o-mã'ẽ =ta taa **kai-a** re.  
 3<sub>A</sub>-voir =FUT localité brûlerv-NMLS.ACT POSTP  
 'Les marchands verront l'incendie de la ville.' {WA ; [Apocalypse 18:11]}  
 (*litt.*: 'La totalité des donneurs d'affaires verront la consommation de la localité.')

En (24), le verbe -KAI 'brûler, se consumer' apparaît à trois reprises au travers de la forme verbale indépendante de 3<sup>ème</sup> personne o-kai (fonction syntaxique de prédicat). En (25), le même verbe apparaît sous la forme nominale kai-a 'brûlage, incendie', en fonction d'objet de postposition.

L'énoncé suivant illustre la même chose, mais cette fois-ci avec un verbe intransitif dit *statif*.

- (26) Aryvo, ja-posiko ja-iko remẽ teve,  
 journée INCL<sub>A</sub>-travailler INCL<sub>A</sub>-agir quand aussi  
 ejõĩ sikaepo. Ni=ja-mã'ẽ=ĩ ajamã'ẽ  
 3<sub>B</sub>;germerv vraiment NEG=INCL<sub>A</sub>-voir=NEG par.contre  
 ejõĩ-a re.  
 3<sub>GEN</sub>;germerv-NMLS.ACT POSTP  
 'Quand on travaille la journée, ça germe aussi. En revanche, on ne voit pas [comment] ça germe.' {WA ; [Marc 4:27]}  
 (*litt.*: '...on ne voit pas sa germination.')

Dans cet exemple, le verbe statif oscillant -<sup>o</sup>EJÏI ‘germer’ apparaît tout d’abord sous la forme verbale indépendante de 3<sup>ème</sup> personne ejõĩ puis ensuite sous sa forme nominale de 3<sup>ème</sup> personne ejõĩ-a ‘germination’.

Maintenant, si le « dérivande » est un verbe *transitif*, il y a suppression de l’un des deux rôles grammaticaux associés aux arguments nucléaires (le verbe, nominalisé, devient intransitif). En effet, l’argument A ne peut plus être ici exprimé, alors que l’argument P, lui, peut toujours être représenté par un complément de nom qui est soit un substantif, soit par un pronom génitif (car c’est un pro-substantif). Ceci est illustré par (27), où le verbe transitif -APĀSĪG ‘attacher’ apparaît sous deux formes différentes : d’abord sous une forme indépendante (w-apāsi), puis sous celle du nom verbal construit à partir de l’un des thèmes du lexème -APĀSĪG.

(27)	Separari fer	ã-gwerà corde-COLL	pupe INESS	w- <b>apāsi</b> 3 <sub>A</sub> -attacherv
	ereko, 3 <sub>GEN</sub> ;avoir;CNVB	t=o-iko-puku SUB=3 <sub>A</sub> -être-longtemps	ra'i ATTEN	
	w= <b>apāsi-a-pè</b> 3REFL <sub>GEN</sub> =attacherv-NMLS.ACT-LOC		iko <sup>39</sup> . PTCL	
	‘Il l’attacha avec des chaînes en fer pour qu’il reste attaché longtemps.’ {WA ; [Apocalypse 20:1]}			

En WY, les noms verbaux sont en revanche dérivés de deux façons différentes. Si un lexème verbal dispose d’un thème dont le signifiant se termine par une consonne latente (uniquement /ŋ/ dans ce dialecte), le nom verbal est construit à partir de ce thème par ajout d’un morphe suffixal -a (28). Par contre, si un lexème verbal n’a que des thèmes dont le signifiant se termine par une voyelle (aucune consonne finale latente, donc), sa forme nominale – ou ses formes nominales, s’il est oscillant – s’obtient alors par simple conversion du thème verbal (29)<sup>40</sup>. En (29), la forme moẽ

<sup>39</sup> Le statut grammatical des formes iko (issue d’un verbe ‘agir, être’ mais qui, curieusement, apparaît ici sans IA) et ereko (issue d’un verbe ‘se comporter comme, avoir’) n’est, tout du moins ici, pas clair. Nous suspectons ici une grammaticalisation progressive de certaines formes [con]verbales, notamment transitives (eraa, eru, esa, iwa...). Ce phénomène est d’ailleurs attesté en guajá (Magalhães, 2019), une langue TG où certaines de ces particules semblent jouer un rôle similaire à celui des particules des "phrasal verbs" de l’anglais.

<sup>40</sup> La *conversion* (ou *dérivation zéro*) désigne un procédé morphologique qui construit un nouveau lexème sans ajouter le moindre matériel phonologique au(x) signifiant(x) du lexème base

ne peut pas être un converbe car, outre le fait que la commutation est possible avec la forme nominalisée *mojãga*, la forme *moẽ* a la fonction d'objet de postposition, une fonction qu'un converbe *wayãpi* ne peut *pas* exercer.

(28) Papa te e-mo'e urupẽ **mojãg-a** re.  
 papa FOC 1SG<sub>B</sub>-instruire tamis.à.manioc tresserv-NMLS.ACT POSTP  
 'C'est papa qui m'a appris à tresser le tamis à manioc.' {WY ; [JZI]}

(29) Papa te we e-mo'e arakausa **moẽ** re.  
 papa FOC aussi 1SG<sub>B</sub>-instruire fusil tirerv;NMLS.ACT POSTP  
 'C'est papa aussi qui m'a appris à tirer au fusil.' {WY ; [JZI]}

En WA, si le morphe suffixal *-aw* suit un thème verbal qui se termine par un /a/, les deux /a/ ont alors une très forte tendance à émerger phonétiquement en un seul [a] (vocoïde bref). Il peut être intéressant de signaler ici qu'il existe dans les corpus écrits qui sont produits par les Wayãpi eux-mêmes un certain flottement dans la transcription (tantôt un <a>, tantôt deux <a>).

(30) Moropi e-pytyvõ-miti i=**kusiwa** re.  
 NPR 1SG<sub>B</sub>-aider-un.peu 3<sub>GEN</sub>=écrirev;NMLS.ACT POSTP  
 Jawatonà jigar-erà o-kusiwa Aju rupi e=upe.  
 NPR chant-RESUL 3<sub>A</sub>-écrire Vérité PROL 1SG<sub>GEN</sub>=DAT  
 'Moropi m'a aidé à transcrire. Il m'a noté mot pour mot les paroles  
 du chant exécuté par Jawatonà.' {WA ; [Moraita rewarã, 2006 : 14]}

Si le lexème verbal appartient à la classe morphologique des unités lexicales oscillantes, en WA comme en WY, alors chaque thème peut fournir une forme particulière du nom verbal. Par exemple, avec le thème en /r/ initial du verbe <sup>o</sup>INUG 'faire, fabriquer, produire, construire, confectionner', on obtient en WA la forme *reinũ-a*, illustrée dans l'énoncé ci-dessous<sup>41</sup>.

---

(Matthews, 1991 : 65). Par exemple, en anglais, une langue où le phénomène de conversion est absolument massif : HAMMER<sub>N</sub> 'marteau' (forme de citation : (a) hammer) ~ HAMMER<sub>V</sub> 'donner un ou plusieurs coups de marteau' (forme de citation : to hammer).

<sup>41</sup> En WY on aurait ici la forme *reinũg-a* (ex.: A-pota marija ne=urupẽ reinũg-a-rãmũ. 'Je veux un couteau pour fabriquer ton tamis à manioc.' (litt.: '...pour la fabrication de...')). Les consonnes finales latentes des thèmes morphologiques sont donc susceptibles d'émerger phonétiquement de manière différente dans les deux dialectes.

- (31) O-kuwa jimomorijau-wasu-a **reinũ-a** kupa.  
 3<sub>A</sub>-connaître souffrir-beaucoup-NMLS.ACT faire<sub>v</sub>-NMLS.ACT PL.SUJ  
 ‘Ils savent [comment] engendrer des fléaux.’ {WA ; [Apocalypse 11:6]}  
 (*litt.*: ‘Ils connaissent [l’art de] la production des grandes souffrances.’)

Comme potentiellement tout nom de la langue (et même certains pronoms pleins indépendants), un nom verbal tolère les morphèmes de Résultatif {-kwerà} (en WA) / {-ke} (en WY) et de Projectif {-rã}<sup>42</sup>. Ces deux morphèmes peuvent être traduits respectivement comme ‘restant, résiduel, détaché, isolé, révolu, résultant d’un processus visant à’ et comme ‘destiné à, disposé à, en prévision de, sur le point de, qui risque de, transformé, métamorphosé, dont on a besoin, éventuel’<sup>43</sup>. Par exemple :

- (32) Ajamãẽ o-mome'u-jẽ o=mokatu-aw-erà.  
 par.contre 3<sub>A</sub>-raconter-DUR 3<sub>REFLGEN</sub>=guérir<sub>v</sub>-NMLS.ACT-RESUL  
 ‘Mais il se mit à raconter qu’il avait été guéri.’ {WA ; [Mat 1:45]}  
 (*litt.*: ‘Mais il se mit à raconter sa propre guérison.’)

- (33) O-jikarakurimoma-tesõ-ipe  
 3<sub>A</sub>-dépenser.son.argent-plus.que.tout-en.vain  
 o=poanũ-a-rã re.  
 3<sub>REFLGEN</sub>=soigner<sub>v</sub>-NMLS.ACT-PROJ POSTP  
 ‘Elle avait dépensé en vain tout son argent en soins.’ {WA ; [Luc 8:43]}

Quelques noms verbaux affublés du Résultatif sont lexicalisés. Ils semblent alors toujours dénoter un lieu. Ceci est illustré par l’exemple (34), où les sens ‘lieu de naissance’ et ‘lieu de décès’ sont tous les deux exprimés par un nom verbal construit à partir d’un verbe statif.

<sup>42</sup> Le Résultatif a quatre variantes phonologiquement conditionnées : ['kwera] (en WA) / ['ke] (en WY) après voyelle orale, ['ŋwera]/['ŋe] après voyelle nasale, ['wera]/['we] après un yod et ['era]/['e] après consonne latente. Le /a/ final atone qui apparaît les allomorphes kwerà, gwerà, werà et erà correspond à l’ancien suffixe référentiant (totalement figé en wayãpi).

<sup>43</sup> Depuis Nordlinger & Sadler, 2004, il est couramment admis, sur la base de quelques exemples seulement, que les cognats de ces morphèmes en guarani paraguayen sont des marqueurs de temps nominal. Pour notre part, nous préférons les voir comme des marqueurs flexionnels nominaux de ce que Hengeveld (1992 : 36) appelle "aspect[s] of being" (aspect d’essence, aspect essif).



- (34) Awĩvove i=saky-aw-erà  
 identiquement 3<sub>GEN</sub>=être.néV-NMLS.ACT-RESUL
- ni=si-kuwa=i. Amõ i=kajỹ-aw-erà  
 NEG=INCL<sub>A</sub>-connaître=NEG et 3<sub>GEN</sub>=disparaîtreV-NMLS.ACT-RESUL
- ve ni=si-kuwa=i.  
 aussi NEG=INCL<sub>A</sub>-connaître=NEG
- ‘Nous ne connaissons pas l’endroit où il est né, pas plus que nous ne  
 connaissons non plus l’endroit où il est mort.’ {WA ; [Hébreux 7:3]}

Un nom verbal peut également être accompagné d’un déterminant caractéristique du nom, comme par exemple un déterminant pronominal de manière (35) ou l’article indéfini mũ ‘de, du, quelque, des, quelques’ (36). Il constitue alors avec ce déterminant un groupe substantival.

- (35) A-kuwa manyvo ne=iko-a.  
 1<sub>SG<sub>A</sub></sub>-connaître ce.genre.de.manière 2<sub>SG<sub>GEN</sub></sub>=existerV-NMLS.ACT  
 ‘Je connais le genre d’existence qui est la tienne.’ {WA ; [Matthieu 25:24]}

- (36) Ajamã'ẽ, ja'umã'ẽ pyy-a mũ  
 par.contre nourriture attraperv-NMLS.ACT ART.INDEF
- naiko=i ike rupi.  
 NEG;3<sub>A</sub>;être=NEG ici PROL
- Nuve=i tena kõ.  
 NEG;3<sub>A</sub>;COP=NEG DEOBJ\maison.de PL
- ‘Mais il n’y a nulle où prendre de la nourriture par ici. Il n’y a pas de maisons.’  
 {WA ; [Marc 8:4]}

Pour nier l’état de choses dénoté par un nom verbal, une première stratégie consiste à ajouter au radical verbal le suffixe dérivatif de Privatif (cf. § 3.2.2). Par exemple :

- (37) I-agyo-ay-ra'aga  
 3<sub>B</sub>-être.triste-très-semblant
- o=jimi'u-e'ỹ-a re kupa.  
 3<sub>REFL<sub>GEN</sub></sub>=prendre.son.repasV-PRIV-NMLS.ACT POSTP PL.SUJ
- ‘Ils font semblant d’être très tristes quand ils jeûnent.’ {WA ; [Matthieu 6:16]}

Une autre stratégie consiste à nier le substantif qui a pour noyau lexical le nom verbal au moyen de la particule de Négation Contrastive rowã. L’exemple suivant illustre cela dans un groupe copulatif (copule élidée).



indépendante. Un converbe n'étant pas une forme verbale apte à dominer en l'état une proposition (même subordonnée), on peut dès lors supposer qu'il se situe *au même niveau structural que* le verbe auquel il est syntaxiquement connecté. Autrement dit, une forme verbale indépendante et son ou ses converbes peuvent être considérés comme des co-têtes syntaxiques (d'où le terme employé de "cosubordination").

La différence fondamentale entre un converbe et un  $V_2$  d'une série verbale est la suivante. Dans le premier cas, la connexion syntaxique avec la forme verbale indépendante est *morphologiquement signalée* dans la forme du converbe (ne serait-ce que pour quelques verbes seulement), alors que dans le cas d'un  $V_2$  il n'y a aucune trace morphologique visible de la connexion en question, et ce, pour aucun verbe de la langue<sup>44</sup>. Maintenant, qu'entendons-nous plus précisément par clause ?

La *clause* peut être vue comme un type très particulier de *groupe syntagmatique* qui présente les propriétés observables suivantes. Comme une subordonnée, une clause est dominée par un prédicat à  $n$  arguments. Toutefois, contrairement à une subordonnée, seuls  $n-1$  arguments de ce prédicat peuvent éventuellement être exprimés *lexicalement* au sein de ce domaine. Cette particularité empêche également d'identifier la clause au prédicat. En effet, un prédicat ne peut contenir, au plus, que la manifestation *grammaticale* d'un ou de plusieurs de ses arguments (sous la forme d'indices actanciels). Mais un prédicat, en tant qu'unité, ne peut en aucun cas contenir en son sein la moindre manifestation *lexicale* de son ou de ses arguments. Par ailleurs, dans une clause, il ne peut apparaître aucun terme *non* argumental (circonstant). Cette dernière propriété empêche de considérer la clause comme une prédication étendue (au sens de Dik, 1997 : 51).

---

<sup>44</sup> Étant donné le nombre de formes converbales homophones à des formes verbales indépendantes qui figurent dans les exemples du présent article, le lecteur pourrait croire que ce marquage morphologique est inexistant en wayãpi et que, par conséquent, les converbes de cette langue ("coordinate-dependent verbs") de cette langue sont en fait des  $V_2$  de séries verbales. Il n'en est rien. De la même manière qu'en portugais la reconnaissance de l'infinitif conjugué ne repose que sur les formes particulières de quelques verbes seulement, l'identification du converbe en wayãpi s'appuie sur les formes particulières de quelques verbes. Il s'agit pour l'essentiel du verbe irrégulier -I 'dire' (forme converbale javo), des verbes en /ʔu/ final (ex.: wa pour -U 'ingérer', momewa pour -MOME'U 'raconter') et, tout du moins pour certains locuteurs de Trois Sauts, des verbes à /j/ final (ex.: mimõĩna pour -MIMÕI 'faire mijoter', en variation libre avec mimõĩ).

Une clause est donc un constituant syntaxique qui réalise un domaine structural *intermédiaire entre* le prédicat et la proposition. Plus précisément, une clause est une prédication *nucléaire* (toujours au sens de Dik, *ibid.*) mais, comme un seul argument est ici potentiellement exprimable lexicalement, la réalisation syntaxique de cette prédication nucléaire n'est que *partielle*. Le groupe verbal, tout du moins dans les langues pour lesquelles ce concept fait sens (Launey, 1989), peut être vu, d'après nous, comme un type particulier de clause. Le groupe converbal, qui est attesté notamment en wayãpi (*cf.* § 2.1), en est un autre.

La distinction entre groupe verbal et groupe converbal peut se révéler particulièrement ténue dans certaines langues, notamment TG. C'est le cas, par exemple, en kawaiwete où *une même forme* verbale (souvent marquée par un suffixe -a) peut, *avec le même* comportement syntaxique, aussi bien 1) dominer un groupe verbal (et donc, bien sûr, dominer en même temps la proposition principale qui le contient) que 2) dominer un groupe converbal *non* circonstanciel (la forme verbale en question fonctionne alors comme un "coordinate-dependent verb")<sup>45</sup>. Ces deux types de fonctionnement sont illustrés ci-après au travers de la forme kawaiwete *resauka-a*, respectivement par les exemples (39) et (40).

(39)	Anure,	Erote	= 'ga	manũ-re,	Janeruwarete = 'ga
	ensuite	NPR	= ART	mourir-CNVB.CIRC <sub>3</sub>	Dieu = ART
	[o=jepyriwar-à		= 'ga	Amũ	<b>resauka-a]</b>
	3SG.SS=acolyte.de-REF		= ART	INDEF	montrer-MOD <sub>2</sub>

<sup>45</sup> Le kawaiwete (ou kayabi) est une langue TG parlée dans l'État brésilien du Mato Grosso. Il présente pour le linguiste l'intérêt majeur de cumuler au sein d'une même langue plusieurs traits grammaticaux qui ne sont attestés à ce niveau de développement que dans quelques langues TG. Ainsi, en kawaiwete, on trouve trois modes verbaux (et non deux, comme par exemple en kamaiurá), dont un dédié à la focalisation d'un terme de la proposition (souvent nommé "indicatif II" en linguistique tupi-guarani). On trouve également dans cette langue le fameux suffixe dit référentiel de Queixalós (2001), ainsi qu'un système complet de commutation de la référence ("switch-reference"), qui caractérise les verbes *mais aussi les noms et les postpositions*. Par ailleurs, la catégorie du Déobjectif, qui en wayãpi caractérise les verbes transitifs et les noms relationnels, caractérise, en kawaiwete, aussi les postpositions. Comme dans de nombreuses langues ouralo-altaïques, le kawaiwete connaît également plusieurs converbes dits circonstanciels, des formes verbales fonctionnellement équivalentes à ce que Foley, 1986 : 177, appelle, pour les langues papoues, des "subordinate-dependent verbs". Enfin, contrairement à la plupart des langues TG, le kawaiwete connaît un pronom personnel plein indépendant de 3<sup>ème</sup> personne et un article (au fonctionnement encore assez énigmatique) dont les formes de leurs paradigmes respectifs, parfaitement homophones deux à deux, varient en fonction du sexe de l'énonciateur.

Jose='ga                      upe,                      'ga=                      fayup-aw-ipè.  
 NPR=ART                      DAT                      3SG.DS=                      rêver-NMLS.ACT-LOC  
 'Ensuite, après la mort de Hérode, Dieu<sub>i</sub> montra à Joseph<sub>j</sub> un acolyte à lui<sub>i</sub>,  
 dans son<sub>j</sub> rêve.' {KW; [Matthieu 2:19]}

(40) Ma'ja te ere-apo                      [e=pājě                      **resauka-a**]                      oree.  
 quoi                      FOC                      2SG<sub>A</sub>-faire;MOD<sub>1</sub>                      2SG.SS=pouvoir                      montrer-MOD<sub>2</sub>                      PRO.1PL.DAT  
 'Qu'est-ce que tu peux faire pour nous montrer ton pouvoir ?'  
 {KW; [Jean 6:30]}

### 3.2.1. La catégorie flexionnelle de la Personne

En wayãpi, un mot verbal est, pour la plupart de ses formes indépendantes, fléchi en *Personne*<sup>46</sup>. Cette catégorie de la Personne est, d'après notre analyse, la seule et unique catégorie *flexionnelle* du verbe en wayãpi (cf. § 3.2.2). Celle-ci est organisée sous la forme d'un paradigme de pronoms personnels d'un genre particulier déjà évoqués précédemment : les indices actanciels.

Un *indice actanciel* (désormais IA) est considéré dans la présente étude comme le type particulier d'expression référentielle grammaticale 1) qui *représente* nécessairement *un argument* d'un lexème lorsque ce dernier fonctionne comme prédicat grammatical (ou comme composante d'un tel prédicat, si ce dernier est complexe) et 2) qui *peut* potentiellement *être accompagné*, à l'intérieur de la proposition dominée par ce prédicat, *d'une expression lexicale* (c.-à-d. un substantif) qui réfère au même argument que lui (c.-à-d. que l'IA).

La première partie de la définition ci-dessus fait des IA des pronoms personnels *argumentaux* de *prédicat*. Bien que nécessaire, cette propriété n'est toutefois pas suffisante pour faire d'un pronom argumental de prédicat un IA, tout simplement parce qu'un pronom personnel plein indépendant est, lui aussi, un pronom argumental de prédicat. La deuxième

<sup>46</sup> Cette propriété n'est pas à elle seule suffisante pour définir le mot verbal en wayãpi puisqu'un coverbe peut, lui aussi, être fléchi en Personne. Par ailleurs, les formes verbales marquées par le Déobjectif qui ne sont associées à aucun coverbe (explicite ou élidé) n'ont aucun IA. Il peut être intéressant de constater qu'il y a des langues TG dans lesquelles un mot verbal peut aussi, en fonction de prédicat, ne *pas* être fléchi en Personne. C'est le cas notamment des verbes transitifs du kawaiwete (cf. notre exemple 39).

partie de cette définition (critère de co-substantivité) vise précisément à écarter les pronoms personnels plein indépendants du statut d'IA. Nous allons revenir sur ce point un peu plus bas.

On peut distinguer en wayāpi deux séries d'IA : la série A et la série B. Voici leurs paradigmes respectifs :

	série A	glose	série B	glose
½	{(si- ɔ ja-) ~ ja-} <sup>47</sup>	'INCL <sub>A</sub> '	{jane-}	'INCL <sub>B</sub> '
1	{a-}	'1SG <sub>A</sub> '	{e-}	'1SG <sub>B</sub> '
	{oro-}	'1 <sub>A</sub> ' <sup>48</sup>	{ore-}	'1PL <sub>B</sub> '
2	{(e)re-, e-} <sup>49</sup>	'2SG <sub>A</sub> '	{ne-}	'2SG <sub>B</sub> '
	{pe-}	'2PL <sub>A</sub> '	{pe-}	'2PL <sub>B</sub> '
3	{o-} <sup>50</sup>	'3 <sub>A</sub> '	{i-, Ø-} <sup>51</sup>	'3 <sub>B</sub> '

**Tableau 4 : Paradigmes des marqueurs de la Personne verbale du wayāpi (WA et WY).**

En wayāpi, un IA ne peut exprimer qu'un argument *nucléaire* d'un lexème verbal (en fonction de prédicat grammatical). Il précise alors le rôle grammatical (S, A ou P) que joue cet argument dans la prédication. Dans cette langue, l'argument oblique d'un verbe transitif trivalent ou d'un verbe intransitif divalent n'est *pas* exprimé grammaticalement par un IA

<sup>47</sup> Pour les verbes transitifs le morphe si- exprime, selon le contexte, soit le nous inclusif, soit le générique. En revanche, le morphe ja- exprime, lui, uniquement le générique. Le symbole ɔ indique que le sens de ja- est *inclus dans* celui de si-. Ces deux morphes ne sont donc pas des allomorphes car ja- n'est une variante libre de si- que pour l'un des deux sens exprimés par ce dernier (celui de générique). Pour les verbes intransitifs le morphe ja- exprime, selon le contexte, soit le nous inclusif soit le générique.

<sup>48</sup> Le morphe oro- exprime normalement le nous exclusif (que nous glosons ici '1PL'). Toutefois, avec les verbes transitifs, il est apte à exprimer les configurations 1SG → 2SG ('je te') et 1PL → 2SG. ('nous te'). On peut donc analyser {oro-} comme un morphème sous-spécifié pour la catégorie du nombre (d'où notre glose '1<sub>A</sub>', tout court).

<sup>49</sup> re- en WA, ere- en WY. Sur le morphe e- cf. § 3.2.3.

<sup>50</sup> Le morphe préfixal o- a deux variantes phonologiquement conditionnées : [o] avant une consonne, [w] avant une voyelle. Autrement dit, [o] et [w] ne sont pas deux allomorphes (c.-à-d. pas deux morphes différents d'un même morphème) mais ce sont les variantes phonologiques d'*un seul et même* morphe.

<sup>51</sup> Le morphe Ø- est employé avec une unité lexicale dont les formes présentent une alternance initiale /t/ ~ /n/ ~ Ø (< †/h/) ~ /t/ (sous-ensemble de notre classe morphologique des lexèmes oscillants). Le morphe i-, quant à lui, est utilisé avec n'importe quel autre type d'unité lexicale ([i] avant une consonne, [ij] avant une voyelle).

mais émerge sous la forme d'un pronom personnel plein génitival (*cf.* § 2.2.2). Comme les pronoms génitivaux, les IA présentent le plus souvent un signifiant segmental phonologiquement explicite. Lorsque c'est le cas, l'IA est alors placé à la gauche immédiate du radical verbal et constitue avec lui un seul et même mot (syntaxique et prosodique).

Les IA de la *série A* servent à exprimer grammaticalement l'argument nucléaire unique S des verbes intransitifs dits actifs (41) mais aussi, selon des conditions qui seront précisées au § 3.3, l'argument nucléaire A des verbes transitifs (42)<sup>52</sup>.

- (41) Jane=ãpã                      kō    wyi    **ja-kyje**                      ipi.  
 INCL<sub>GEN</sub>=ennemi                      PL    ABL    INCL<sub>A</sub>-avoir.peur                      HAB  
 'Nous (avec toi) avons peur de nos ennemis.' {WA ; [1 Corinthiens 15:26]}

- (42) **Si**-momojy                      jane=rovijã                      kō  
 INCL<sub>A</sub>-respecter                      INCL<sub>GEN</sub>=chef.de                      PL  
 i=moe'e-kō                      ipi.  
 3<sub>GEN</sub>=honorer;CNVB-PL.OBJ                      HAB  
 'Nous (avec toi) respectons nos chefs et les honorons.'  
 {WA ; [Romains 13:07]}

Le wayãpi présente la particularité d'avoir, uniquement pour la série A, un morphe d'IA qui permet de référer à un groupe de personnes non spécifié qui inclut l'énonciateur. Cette valeur, dite générique, peut alors être traduite par 'tout le monde, tous les gens (moi y compris)'

- (43) Kamarieu                      remi-mo'e-kwerà                      te                      ije.  
 NPR                      NMLS.ACT-instruire-RESUL                      FOC                      PRO.1SG  
 A'e                      **ja**-momojy                      ipi                      mǎ'ě                      te.  
 PRO.ANA                      GNR<sub>A</sub>-respecter                      HAB                      REL                      FOC  
 'J'ai été l'apprenti de Gamaliel. C'est quelqu'un que tout le monde respecte.'  
 {WA ; [Actes 22:3]}

Les IA de la *série B* permettent, quant à eux, d'exprimer l'argument nucléaire unique S des verbes intransitifs statifs (44) mais aussi, toujours

<sup>52</sup> Notre série A correspond à peu près à celle que la tradition comparatiste des langues TG appelle la "série 1" de Jensen, 1998 : 498. La différence majeure réside dans le fait que nous y ajoutons le e- de 2<sup>ème</sup> personne du singulier propre aux énoncés injonctifs.

selon des conditions qui seront précisées au § 3.3, l'argument nucléaire P des verbes transitifs (45)<sup>53</sup>.

(44) Jay i-pirã =ta tuwy vo.  
 lune 3<sub>B</sub>-être.rouge =FUT DEOBJ\sang.de SIMIL  
 'La lune sera rouge comme le sang.' {WA ; [Actes 2:20]}

(45) E-juka =ta amẽ kupa, e'i...  
 1<sub>SG<sub>B</sub></sub>-tuer =FUT alors PL.SUJ 3<sub>A</sub>;dire  
 "'Ils vont me tuer.", dit-il...' {WA ; [Matthieu 17:23]}

En WA, si un terme occupe la position initiale de la proposition (position dite de focus), l'argument S d'un verbe intransitif actif est alors nécessairement représenté par un IA de la série B (au lieu de la série A). De la même manière, l'argument A d'un verbe transitif qui, en contexte non focalisé serait indexé par un IA de la série A, est exprimé ici, lui aussi, par un IA de la série B. Ceci est illustré par les deux exemples ci-dessous.

(46) [Ore=moma]<sup>Focus</sup> te si põ ne-jo.  
 1<sub>PL<sub>GEN</sub></sub>=détruire;CNVB FOC EXCLM Q 2<sub>SG<sub>B</sub></sub><sup>FOC</sup>-venir  
 'Est-ce tu es venu *pour nous détruire* ?' {WA ; [Marc 1:23]}

(47) Ne-pota põ [<ãwĩ>ãwĩ kõ]<sup>Focus</sup>  
 2<sub>SG<sub>B</sub></sub><sup>FOC</sup>-vouloir Q <PL>PRO.DX PL  
 a-me'ẽ ene.  
 1<sub>SG<sub>A</sub></sub>-donner PRO.2SG  
 'Est-ce que tu veux que je te donne *tous ceux-là* ?'  
 {WA ; [Matthieu 4:9]}

En (46), le verbe intransitif actif -JOR 'venir' est précédé d'un groupe verbal rhématisé qui, pour la peine, occupe ici la position de focus. La présence d'un terme focalisé oblige le verbe -JOR à se présenter sous une forme indépendante spécifique (ne-jo au lieu de re-jo). En (47), on a une phrase complexe dans laquelle le verbe transitif divalent -POTAR 'vouloir', prédicat de la proposition principale, gouverne une subordonnée complétive paratactique qui est dominée par le verbe transitif -ME'ËG

<sup>53</sup> Notre série B ne correspond pas à celle que la tradition comparatiste des langues TG appelle "série 2" (cf. Jensen, 1998 : 498). Contrairement à ladite "série 2", notre série B est un paradigme de marques personnelles propres aux seules *formes verbales* qui exercent la fonction de *prédicat* dans une proposition (marqueurs personnels co-substantifs).







- (52) E-kākāi                    o=po                    pupe.  
 1SG<sub>B</sub><sup>arg.P</sup>-gratter    3REFL<sub>GEN</sub>=main.de    INESS  
 ‘[Il<sub>i</sub>] m’a gratté avec sa<sub>i</sub> main.’ {WY ; [JZI]}

En (51), seul l’argument A du verbe transitif -KĀKĀI ‘gratter, racler’ est exprimé, au moyen du morphe o- de l’IA de 3<sup>ème</sup> personne de la série A. En revanche, en (52), seul l’argument P du même verbe est exprimé, au moyen cette fois-ci du morphe e- de l’IA de 1<sup>ère</sup> personne du singulier de la série B. Les IA des deux séries A et B étant mutuellement exclusifs, il y a donc tout lieu de penser qu’il n’y a probablement qu’une seule et unique niche morphologique susceptible d’accueillir un IA dans un mot verbal d’une forme indépendante de verbe transitif<sup>55</sup>.

### 3.2.2. Exemples de morphèmes grammaticaux prédicatifs

Nous avons dit que le verbe wayāpi ne connaît apparemment qu’une seule catégorie flexionnelle, celle de la Personne<sup>56</sup>. Dans la mesure où une telle affirmation peut sembler pour le moins étonnante, nous nous proposons de fournir dans la présente section quelques arguments pour tenter de la justifier. Pour ce faire, nous allons étudier la combinatoire de trois morphèmes – deux dits de temps-aspect-mode (TAM) et un de négation – qui apparaissent régulièrement à proximité immédiate du mot verbal. En raison de cette proximité, on pourrait dès lors supposer qu’il s’agit d’affixes flexionnels. Nous allons voir qu’il paraît plus vraisemblable de les considérer comme des particules clitiques<sup>57</sup>.

<sup>55</sup> En raison de cette exclusion mutuelle, on peut émettre l’hypothèse que l’on n’a peut-être pas ici deux catégories flexionnelles de Personne mais plutôt une seule macrocatégorie. En d’autres termes, les séries A et B pourraient être deux traits morphosyntaxiques caractéristiques de cette macrocatégorie flexionnelle de Personne. Et si l’on pousse cette analyse davantage encore, les verbes intransitifs du wayāpi pourraient être interprétés comme des verbes *transitifs* qui sont *défectifs en Personne* (les actifs n’admettraient que la série A et les statifs que la série B). Des recherches ultérieures sont toutefois nécessaires pour confirmer ou infirmer cette hypothèse.

<sup>56</sup> Cela a déjà été suggéré par d’autres que nous pour une langue TG. Magalhães (2007 : 174) affirme ainsi pour le guajá que “[a] morfologia flexional verbal dos verbos do Guajá restringe-se à marca de pessoa”.

<sup>57</sup> Nous appelons *particule* un mot (au sens syntaxique du terme), souvent phonologiquement non autonome, 1) dont la signification est suffisamment abstraite pour pouvoir être considérée comme grammaticale et 2) dont la distribution syntaxique n’a rien de commun avec celle des membres d’une des classes d’unités lexicales majeures de la langue considérée (Zwicky, 1985). Dans une langue donnée, il existe autant de *types syntaxiques* de particules qu’il existe de types de *distribution* syntaxique de particules attestés dans cette langue.

Le premier de ces morphèmes est une particule enclitique qui exprime, en première approximation, le ‘futur’ : =ta(r). Cette particule de Futur ne se rencontre qu’à la polarité positive (énoncé affirmatif). Lorsqu’elle porte sémantiquement sur l’ensemble d’une prédication instaurée par un prédicat *verbal*, elle suit alors immédiatement le mot verbal. Par exemple :

- (53) Amō a-akāmotekokuwa-kō =ta e=ayvu re.  
 puis 1SG<sub>A</sub>-rendre.intelligent-PL.OBJ =FUT 1SG<sub>GEN</sub>=parole POSTP  
 ‘Et je les rendrai intelligents par ma parole.’ {WA ; [Hébreux 8:10]}

Un tel exemple peut laisser penser que le Futur est la manifestation suffixale d’une catégorie grammaticale flexionnelle de Temps ou d’Aspect qui caractériserait le prédicat verbal. Mais ce n’est pas le cas. Le statut de suffixe du marqueur de Futur est remis en cause par le fait qu’il peut également apparaître après un groupe syntagmatique *non* verbal dès lors que celui-ci occupe la position initiale de la proposition (position de focus en wayāpi). À notre connaissance, ce « déplacement » de =ta(r), très fréquent en wayāpi, ne semble pas être attesté dans d’autres langues TG. Voici cinq énoncés illustratifs de ce phénomène.

- (54) Jovijā-wasu-rāmū =ta te tesō a-jo ije ky'y.  
 chef-grand-ATTR =FUT FOC plus.que.tout 1SG<sub>A</sub>-venir PRO.1SG ASS  
 ‘Quand je vais venir, ce sera en qualité du plus grand des chefs.’  
 {WA ; [Matthieu 16:27]} (*litt.*: ‘Je viendrai en tant que plus grand chef.’)

- (55) Mir-e'eay-rāmū =ta ne=memyrý, e'i.  
 personne-véritable-ATTR =FUT 2SG<sub>GEN</sub>=enfant.de 3<sub>A</sub>;dire  
 ‘"Ton fils sera une personne bienveillante.", dit-il.’ {WA ; [Luc 1:32]}

- (56) A'evo ja-iko remē,  
 ainsi INCL<sub>A</sub>-agir quand  
 ja'yry vo rowā =ta ja-iko ky'y.  
 enfant SIMIL NGT =FUT INCL<sub>A</sub>-être ASS  
 ‘Si on agit de la sorte, on ne sera plus comme un enfant.’  
 {WA ; [Éphésiens 4:14]}

- (57) Karamoewarā kō vo =ta pejē.  
 ancien PL SIMIL =FUT PRO.2PL  
 ‘Vous serez comme les anciens.’ {WA ; [Matthieu 23:35]}

- (58) Manyvo =ta                      ore-rereko                      ne-jupa,                      e'i.  
       quoi        =FUT                      1PL<sub>B</sub>-faire                      2SG<sub>B</sub><sup>FOC</sup>-CVB<sub>1</sub>                      3<sub>A</sub>;dire
- Ore=moma                      te=si=põ                      ne-jo,                      e'i.  
       1PL<sub>GEN</sub>=détruire;CNVB                      FOC=EXCLM=Q                      2SG<sub>B</sub><sup>FOC</sup>-venir                      3<sub>A</sub>;dire
- “Qu’est-ce que tu vas nous faire ?”, dit-il.  
 “Est-ce que tu es venu pour nous détruire ?”, dit-il.’ {WA ; [Marc 1:24]}

Maintenant, pour pouvoir attribuer au morphème de Futur du wayãpi le statut de morphème flexionnel, il faudrait pour cela qu’il soit possible de mettre en évidence, tout du moins dans le contexte du prédicat verbal, qu’il peut commuter avec la forme *phonologiquement explicite* d’au moins un autre morphème que lui (comme un Passé, par exemple). Comme le Futur wayãpi ne commute sur l’axe paradigmatique qu’avec sa propre absence, il ne peut y avoir ici de paradigme. Et s’il n’y a pas de paradigme, il ne peut y avoir de catégorie flexionnelle<sup>58</sup>. Autrement dit, à moins de considérer un hypothétique enclitique {=Ø} qui exprimerait le ‘non futur’ (ce que nous refusons catégoriquement de faire), le Futur wayãpi ne peut pas être vu comme un marqueur flexionnel. C’est juste une *particule enclitique* dont le placement est flottant (car =ta(r) peut figurer aussi dans un autre type de constituant que le prédicat verbal).

Ce non rattachement à un paradigme de plusieurs morphèmes dont la réalisation morphophonologique est relativement peu intégrée est ce qui caractérise aussi, dans sa globalité, le morphème circumclitique de Négation Prédicative {n=...=i; n=...='ãĩ}<sup>59</sup>, dont (59) et (60) fournissent un exemple, respectivement au ‘non futur’ et au ‘futur’.

<sup>58</sup> Même si les choses ne sont généralement pas formulées d’une manière aussi explicite, ce sont, nous semble-t-il, les mêmes motivations qui poussent intuitivement certain(e)s spécialistes d’autres langues TG à considérer le cognat du morphème de Futur du wayãpi de « leur » langue comme une particule plutôt que comme un suffixe flexionnel. Cf. la particule qualifiée d’“intraprédicative” par Magalhães (2007 : 110-111) pour le guajá. Dans d’autres langues TG, cette question ne se pose bien évidemment pas puisque la valeur de ‘futur’ y est exprimée par une particule *finale* (ex.: {korin} en kamairá (Seki, 2000 : 136), {ne} en apyãwa (Praça, 2007 : 173-174)).

<sup>59</sup> L’élément proclitique de ce morphème discontinu a quatre variantes phonologiques de morphe : /n/ avant voyelle (sauf /o/) (noté <n>), /no/ avant /o/ (noté <no>), /na/ avant consonne ou bien /w/ (noté <na>), /ni/ avant /j/ (noté <ni>). Son élément enclitique en a deux : /i/ après consonne ou après voyelle orale (noté <i>), /ĩ/ après consonne ou après voyelle nasale (noté <ĩ>). Chacune de ces deux variantes phonologiques de l’élément clitique peut être soit atone (après voyelle), soit tonique (après consonne).

- (59) Ajawyi i-puru'a mǎ'ě  
 donc 3<sub>B</sub>-être.enceinte REL  
 n=o-posiko=i Yjy re.  
 NEG=3<sub>A</sub>-travailler=NEG Argile POSTP  
 'Une femme enceinte, ça ne travaille pas l'argile.' {WA ; [Jimotekokuwa : 11]}  
 (litt.: '[Quelqu'un] qui est enceinte ne travaille pas l'argile.')
- (60) N=a-mokajÿ-kō=ǎĩ teve e=wyi.  
 NEG=1SG<sub>A</sub>-faire.disparaître-PL.OBJ=NEG:FUT aussi 1SG<sub>GEN</sub>=ABL  
 'Je ne les perdrai pas non plus.' {WA ; [Jean 10:29]}  
 (litt.: 'Je ne les ferai pas disparaître de moi aussi.')

L'élément final de la Négation Prédicative est un enclitique car il est possible d'insérer entre lui et le mot verbal certains adverbes qui, pour la peine, acquièrent souvent dans un tel contexte une signification aspectuelle ou modale<sup>60</sup>. Ainsi, comparez (61) avec (62).

- (61) Ije **korijō** te a-kuwa e'i.  
 PRO.1SG exclusivement FOC 1SG<sub>A</sub>-savoir 3<sub>A</sub>;dire  
 "Il n'y a que moi que le sache." dit-il.' {WA ; [Jean 8:55]}
- (62) E-raparity **korijō** =ta te kupa.  
 1SG<sub>B</sub>-rejeter exclusivement =FUT FOC PL.SUJ  
 'Ils finiront par me rejeter.' {WA ; [Luc 9:22]}

Le statut de clitique de l'élément initial de la Négation Prédicative est, en revanche, plus difficile à justifier. Pour le moment, faute de mieux, nous adopterons le raisonnement suivant. En wayāpi, les deux éléments de la Négation Prédicative vont toujours de pair. Par conséquent, si son élément final est un clitique, il y a tout lieu de penser que son élément initial l'est également<sup>61</sup>. Un argument qui milite en faveur de cette analyse

---

L'élément proclitique a deux allomorphes conditionnés sémantiquement : =i à la polarité positive, =ǎĩ à la polarité négative.

<sup>60</sup> Un adverbe « incorporé » de ce genre-là ne fait pas partie du mot verbal car, lorsque le verbe est nominalisé pour former un nom verbal (masdar), l'adverbe en question n'est jamais pris en compte par le processus de nominalisation. Concrètement, un tel adverbe ne peut pas être suivi de -a(w). Il ne s'agit donc pas ici d'une incorporation mais, comme en français, d'un placement particulier d'un adverbe flottant. Signalons également qu'il existe en wayāpi un certain nombre d'unités qui n'apparaissent que dans cet environnement particulier (c.-à-d. entre le mot verbal et le Futur). Nous appelons ces unités-là des "adjoints".

<sup>61</sup> Contrairement à nous, certains descripteurs de langues TG envisagent plutôt que la Négation Prédicative est un étrange morphème « proclitico-suffixal » (le terme est de nous). Par exemple :

– mais qui n’a pas valeur de preuve (car il ne peut être appliqué au wayãpi)  
 – est le suivant. En kawaiwete, la Négation Prédicative est marquée par {n=...=i} (63) et la Négation Contrastive par {n=...=rũĩ} (cognat du wayãpi rowã). Or, dans cette langue, l’élément initial de la Négation Contrastive, qui présente exactement les mêmes allomorphes que ceux du premier élément de la Négation Prédicative (mais aussi que ceux de son cognat en wayãpi), peut enserrer un constituant formé de plusieurs mots (64).

(63) N=[a-manũ]=i                      ãẽ.  
 NEG=3<sub>A</sub>-mourir                      PRO.3FEM.SG  
 ‘Elle n’est pas morte.’ {KW ; [Matthieu 9:24]}

(64) Na=[Moisesi =’ga remi-kwasiar-er-à                      re  
 NGT=NPR                      =ART NMLS.PAT-écrire-RESUL-REF                      POSTP  
 moromu’jar-à =’ga ’jawe]=rũĩ                      ’ga                      porogyta-i.  
 instructeur-REF =ART SIMIL=NGT                      PRO.3MASC.SG                      discuter-MOD<sub>3</sub>  
 ‘Il ne parlait pas comme les instructeurs qui racontent aux gens les écrits de Moïse.’ {KW ; [Matthieu 7:29]}

Pour finir, voyons brièvement le Subjonctif {t=} <sup>62</sup>. Du point de vue sémantique, que ce soit dans une proposition indépendante ou principale, ce morphème exprime le souhait de l’énonciateur (valeur optative) et/ou une exhortation de celui-ci (valeur jussive).

(65) Peĩ kwaray-pè                      t=a-posiko                      Ee                      esa.  
 un                      année-LOC                      SUB=1SG<sub>A</sub>-cultiver                      3<sub>GEN</sub>;POSTP                      3<sub>GEN</sub>;voir;CNVB  
 ‘Je veux le cultiver une année [de plus], juste pour voir.’ {WA ; [Luc 13:8]}  
 (Il s’agit d’un arbre fruitier qui ne donne aucun fruit et que, par conséquent, l’énonciateur voudrait abattre.)

(66) Kewe ta=pe-pyta                      ra’i.  
 ici                      SUB=1SG<sub>A</sub>-rester                      ATTEN  
 ‘Je veux que vous restiez un peu ici.’ {WY ; [JZI]}

---

{n=...-i} pour l’apyãwa (Praça, 2007 : 16), {(n=)...-ite} pour le kamaiurá (Seki, 2000 : 329-332), {(n=)...-i} pour guajá (Magalhães, 2007 : 280-284) (dans ces deux dernières langues l’élément initial peut en effet, dans certains cas, ne pas être présent).

<sup>62</sup> À la consonne près, la variation phonologique du morphe t= est ici exactement la même que celle de l’élément proclitique n= du morphème {n=...=i}.

En revanche, dans une proposition subordonnée, le Subjonctif exprime normalement le but (valeur de finalité).

- (67) Naiko=i                      po    jety                      Mũ                      t=a-'u.  
 NEG;3<sub>A</sub>;être=NEG            Q    patate.douce            ART.INDEF            SUB=1SG<sub>A</sub>-ingérer  
 'Est-ce qu'il n'y a pas de patates douces que je pourrais manger ?' {WY ; [JZI]}

Si ces valeurs rappellent beaucoup celles du Subjonctif du français, le Subjonctif wayāpi est-il pour autant un *mode* verbal ? La réponse est non, et voici pour quelle raison.

S'il s'agissait d'un mode verbal il faudrait envisager que ce morphème commute avec au moins un autre morphème dont au moins un morphe serait phonologiquement explicite. Dans le cas présent, cela signifierait qu'il faudrait envisager que {t=} commute avec le premier élément de la Négation Prédicative. Or envisager cela reviendrait à considérer que cet élément initial exprime lui aussi un mode. Autrement dit, si {t=} était un mode Subjonctif (et non, comme nous l'avons supposé, une *particule* modale) alors {n...=i; n...='ãĩ} devrait être lui aussi considéré, dans sa globalité de morphème, non pas comme une Négation Prédicative (comparable au français {nə...=pa(s)}) mais comme un mode Négatif ou, pire, comme une sorte d'« allomorphème » d'Indicatif. Une telle vision des choses étant peu économique d'un point de vue théorique (rasoir d'Ockham) – voire même carrément absurde pour la deuxième hypothèse – nous rejetterons ces deux hypothèses. Par conséquent, nous considérerons que {t=}, lui aussi, ne commute qu'avec sa propre absence.

On pourra par ailleurs constater que, dans un prédicat complexe du type construction sérielle, le morphe de Subjonctif n'apparaît qu'une seule et unique fois, juste avant le mot verbal qui occupe la position dite de V<sub>1</sub>. Or, aux différences d'emplacement près par rapport au mot verbal, un tel comportement est tout à fait semblable à celui qui est observé avec les morphes de Futur et de Négation Prédicative. Comparez, par exemple, les trois énoncés « sériels » ci-dessous. Le Subjonctif en (68), le Futur en (69) et la Négation Prédicative (70) n'y apparaissent effectivement qu'une seule fois, et ce, toujours auprès du mot verbal en position de V<sub>1</sub>.



- (68) Yvytyrý kō gyty t=o-o o-jemĩ  
 colline PL ALL SUB=3<sub>A</sub>-aller<sup>V1</sup> 3<sub>A</sub>-se.cacher<sup>V2</sup>  
 ãpã kō wyi kupa.  
 ennemi PL ABL PL.SUJ  
 ‘Ils doivent aller se mettre à l’abris des ennemis dans les collines.’  
 {WA ; [Luc 21:21]}
- (69) O-o =ta o-'a Yvykwarà pupe  
 3<sub>A</sub>-aller<sup>V1</sup> =FUT 3<sub>A</sub>-tomber<sup>V2</sup> trou.dans.le.sol INESS  
 ojevojẽ kupa amẽ.  
 pareillement PL.SUJ en.revanche  
 ‘Sinon ils vont tomber l’un et l’autre dans un trou.’ {WA ; [Luc 6:39]}
- (70) Ka'a pupewyi n=o-ẽ=i we o-o kupa.  
 forêt ABL NEG=3<sub>A</sub>-sortir<sup>V1</sup>=NEG encore 3<sub>A</sub>-aller<sup>V2</sup> PL.SUJ  
 ‘Ils ne sont pas encore sortis de la forêt.’ {WY ; [JZI]}

Le Futur, la Négation Prédicative et le Subjonctif wayãpi sont donc bel et bien des clitiques. Chacun de ces trois morphèmes commutent en effet uniquement avec sa propre absence (opposition dite privative). Si, de par leurs sens abstrait et leurs fréquences d’occurrence très élevées dans un corpus « naturel », on peut légitimement considérer qu’ils expriment une catégorie grammaticale, on ne peut toutefois, en l’absence d’une véritable organisation paradigmatique, les considérer comme étant des morphèmes flexionnels. Ce sont, certes, des morphèmes grammaticaux, mais des morphèmes grammaticaux non « paradigmatés ». Nous les verserons donc ici dans le grand ensemble, distributionnellement hétérogène, des particules. Ces trois morphèmes ne sont, finalement, que trois particules parmi une centaine d’autres<sup>63</sup>.

<sup>63</sup> Le wayãpi, comme d’autres langues TG, dispose de tout un jeu de particules, notamment modales, qui, au sein d’une proposition, occupent diverses positions le long de l’axe syntagmatique. Si le Futur, la Négation Prédicative et le Subjonctif ont attiré autant l’attention des descripteurs des langues TG (on les retrouve en effet dans à peu près toutes ces langues), c’est parce que leurs morphes sont généralement situés à proximité du mot verbal. Ceci a donc pu faire penser qu’il s’agissait, comme dans les langues parlées par les tupi-guaranistes, d’affixes flexionnels. Nous n’écarterons pas la possibilité que, dans certaines langues TG « créolisées » (guarani paraguayen, par exemple), certains de ces morphèmes pourraient avoir le statut d’affixe flexionnel. Mais pour ce qui est du wayãpi, nous pensons avoir montré ici que c’est peu probable.

### 3.2.3. De l'inexistence des modes verbaux en wayãpi

Nous venons de voir qu'il paraît suspect d'envisager que le Subjonctif wayãpi puisse être considéré comme un véritable mode verbal. Se pourrait-il alors qu'il y ait, malgré tout – et comme cela semble être communément admis en linguistique tupi-guarani – un mode Indicatif et un mode Impératif ? Nous répondrons ici encore par la négative.

Considérons tout d'abord l'hypothèse d'un mode Indicatif en wayãpi. Pour pouvoir envisager son existence il faudrait admettre 1) que le Subjonctif est un mode et 2) que l'Indicatif s'exprime par le biais d'un morphème zéro (c.-à-d. d'un morphème dont la manifestation est un morphe zéro) dont la « présence » serait systématique dès lors qu'un mot verbal n'est *pas* précédé dudit Subjonctif. Comme l'hypothèse d'un mode Subjonctif est peu plausible en wayãpi (*cf.* § 3.2.2) et comme nous sommes profondément hostile à l'emploi du concept de morphème zéro lorsqu'il n'est pas justifié<sup>64</sup>, l'hypothèse qu'il puisse exister dans cette langue un morphème zéro d'Indicatif doit être écartée.

Un argument que l'on pourrait éventuellement nous objecter en faveur de la reconnaissance d'un mode Indicatif en wayãpi est que la Négation Prédicative {n=...=i; n=...='ãĩ} pourrait en être une manifestation. En effet, une proposition dont le prédicat verbal est précédé du Subjonctif *semble* pouvoir être niée par un morphème spécifique à ce mode, à savoir {-(e)'ỹ}<sup>65</sup>. Par exemple :

---

<sup>64</sup> Un morphème zéro {Ø} n'a une « réelle » pertinence descriptive (en tant qu'il marque une absence dans un paradigme) que s'il est possible de montrer qu'il commute avec *au moins deux* autres morphèmes grammaticaux {A} et {B} pour lesquels il y a, pour chacun d'eux, *au moins un* morphe qui est *phonologiquement explicite*. Autrement dit, on doit montrer 1) qu'il existe un paradigme *minimal* {{A}, {B}} 2) qui est lui-même le sous-paradigme d'un paradigme {{{A}, {B}}, {Ø}}. Concrètement, cela revient à montrer que l'on a un « segment » /Ø/ qui commute avec *au moins deux* segments /A/ et /B/ et que les *signifiés* associés aux signifiants /Ø/, /A/ et /B/ sont tous *différents* les uns des autres.

On n'a rien de tel avec le supposé Indicatif wayãpi puisque, ici, on a juste un candidat-morphe zéro (qui est censé manifester un candidat-morphème zéro d'Indicatif) qui *semble* commuter avec *un unique* morphe non zéro (celui du Subjonctif). Par conséquent, le candidat-morphème d'Indicatif n'a aucune raison d'être.

<sup>65</sup> {-e'ỹ} en WA et {-'ỹ} en WY.

- (71) Ta=pe-moripe-kõ-e'ỹ  
 SUB=2PL<sub>A</sub>-causer.du.tort.à-PL.OBJ-PRIV  
 'Je ne veux pas que vous leur portiez préjudice.' {WA ; [1 Thessaloniens 4:6]}

Les apparences sont toutefois encore ici trompeuses. Pas plus qu'il n'y a de commutation entre t= et n= (cf. § 3.2.2), il ne peut y avoir de commutation entre -(e)'ỹ et le =i de la Négation Prédicative. La raison à cela est que -(e)'ỹ peut aussi apparaître dans des formes où la présence du morphème t= de Subjonctif est rigoureusement impossible. Autrement dit, on peut avoir -(e)'ỹ sans t=. C'est le cas notamment dans les formes du type converbe (72), nom verbal (73) ou nom déverbal patientif (74).

- (72) Mape pō ajawyi ne=ruu Tui upa,  
 où Q donc 2SG<sub>GEN</sub>=père.de 3<sub>A</sub>;se.trouver 3<sub>A</sub>;CVB<sub>I</sub>  
 e'i i=[kuwa-e'ỹ] kupa.  
 3<sub>A</sub>;dire 3<sub>GEN</sub>=voir;CNVBV-PRIV PL.SUJ  
 "Où donc se trouve ton père ?", demandèrent-ils.' {WA ; [Jean 8:19]}  
 (litt.: '... [le] dirent-ils [en] le non sachant.')

- (73) [Jimi'u-e'ỹ]-a re jikoaku-a re  
 prendre.son.repasV-PRIV-NMLS.ACT POSTP se.priver-NMLS.ACT POSTP  
 a-ja'a-katu ije ipi.  
 1SG<sub>A</sub>-penser-bien PRO.1SG HAB  
 'Je pense bien à [respecter] le jeûne [et] les rites de privation.' {WA ; [Luc 18:12]}

- (74) N=uve=i 'ete [emi-(i)nũ-e'ỹ] mũ.  
 NEG=COP=NEG vraiment 3<sub>GEN</sub>;NMLS.PAT-créerv-PRIV ART.INDEF  
 'Rien n'a été fait sans Lui.' {WA ; [Jean 1:13]}  
 (litt.: 'Une incréation à Lui n'existe vraiment pas.')

Si le morphème {-(e)'ỹ} n'est pas en rapport avec le Subjonctif, que peut-il bien être ? Dans l'état actuel des choses, l'hypothèse la plus censée nous paraît être celle d'un morphème *dérivatif* de Privatif. Appliqué à un lexème donné, {-(e)'ỹ} permet d'en construire l'antonyme. Un argument allant dans le sens de cette hypothèse est que ce morphème n'est pas

spécifique aux verbes et à leurs formes nominales. En effet, il est attesté, quoique très rarement, aussi avec des noms *non* dérivés<sup>66</sup>. Par exemple :

(75)	Pirujẽ	amũ	kõ=pe	a-mo<jenu>jenu	a-iko,
	tous	autre	PL=DAT	1SG <sub>A</sub> -<ITER>faire.comprendre	1SG <sub>A</sub> -être
	o-jimovijã			mã'ẽ	kõ=pe
	3 <sub>A</sub> -devenir.chef			REL	PL=DAT
	amõ	[jovijã-e'ỹ]		kõ=pe	teve.
	et	chef <sub>N</sub> -PRIV <sub>N</sub>		PL=DAT	aussi

‘Je vais faire comprendre [Sa parole] à tout le monde, à ceux qui sont devenus chefs comme à ceux qui ne sont pas des chefs.’ {WA ; [Actes 26:22]}

(*litt.*: ‘... à la totalité des non chefs.’)

Par conséquent, si l’on adopte ce traitement, pour nier une proposition qui contient la particule de Subjonctif, le wayãpi ne fait pas usage d’un procédé syntaxique (ajout d’une forme de Négation Prédicative qui serait spécifique au Subjonctif), mais il a recours à un procédé morphologique (construction par suffixation d’un nouveau lexème verbal « privatif »).

Qu’en est-il de l’Impératif, un autre mode verbal qui est couramment mentionné dans les travaux tupi-guaranistes ? Sa tentative de justification empirique repose, à la 2<sup>ème</sup> personne du singulier, 1) sur la présence d’un morphe préfixal e-, spécifique et commun à la plupart des langues TG, qui apparaît à l’initiale des verbes transitifs et des verbes intransitifs actifs dans *certaines* énoncés injonctifs et 2) sur l’interprétation qui en est donnée à partir de la traduction des énoncés en question dans une langue où un mode Impératif peut être clairement identifié (langues romanes, par exemple). On suppose alors que, un peu comme dans la langue de traduction, ce e- d’Impératif 2<sup>ème</sup> personne du singulier commute avec un pe- d’Impératif 2<sup>ème</sup> personne du pluriel, homonyme du pe- [d’Indicatif] de série A (*cf.* Jensen, 1998 : 525).

Le problème avec cette analyse est qu’elle repose implicitement sur le fait que l’on admet généralement – c’est flagrant dans les travaux, très influents, de Cheryl Jensen – qu’il devrait, encore une fois, forcément

<sup>66</sup> Cette compatibilité avec les noms non dérivés est également mentionnée dans certains travaux comparatifs sur les langues TG. *Cf.* Jensen, 1998 : 546.

exister dans les langues TG une catégorie flexionnelle de mode verbal, une hypothèse que nous avons justement mise à mal pour le wayãpi. La source historique de ce mystérieux e- d'Impératif, qui n'a, à notre connaissance, jamais été précisée dans des travaux tupi-guaranistes, peut éclairer sur sa signification grammaticale. Pour cela, il est nécessaire de faire ici encore un petit détour par le kawaiwete.

Dans cette langue, une injonction est souvent exprimée au moyen d'une construction à prédicat complexe qui est dominée par une forme indépendante du verbe irrégulier 'dire' (ere à la 2<sup>ème</sup> personne du singulier, pe'je à la 2<sup>ème</sup> personne du pluriel<sup>67</sup>) qui, pour la peine, est au mode "non marqué" (glosé ici par MOD<sub>1</sub>)<sup>68</sup>. Le verbe 'dire' gouverne alors un verbe (ou plusieurs, car les chaînes de clausules à commutation de référence sont légion dans cette langue) qui est à un autre mode que lui (glosé ici par MOD<sub>2</sub>) et dont l'argument S (s'il est intransitif) ou A (s'il est transitif) est partagé avec l'argument A du verbe 'dire', c.-à-d. avec le sujet de la proposition. Cette coréférence contraint alors l'argument S/A du ou des verbes dépendants à être instancié au moyen d'un pronom personnel dépendant particulier ({e=} à la 2<sup>ème</sup> personne du singulier, {peje=} à la 2<sup>ème</sup> personne du pluriel) qui appartient à un paradigme de pro-substantifs dits de personne coréférentielle (appelé "série 3" par Jensen, 1999 : 147). On observe alors deux choses particulièrement intéressantes.

La première est que le verbe 'dire' est, dans ce cas précis, toujours facultatif. Voici ce que cela donne concrètement sur un exemple précis (les versions avec et sans verbe 'dire' sont chacune d'elle attestées à maintes reprises dans un énorme corpus kawaiwete monolingue).

(76) (Ere)                      e=ju-a                      je=                      rupi.  
          2SG<sub>A</sub>;dire;MOD<sub>1</sub>    2SG.SS=venir-MOD<sub>2</sub>    1SG.DS=    PROL  
          'Suis-moi.' {KW} (*litt.*: '(Tu dis) [que] tu viens avec moi.')

<sup>67</sup> Les cognats wayãpi correspondants – mais sans mode associé – sont respectivement ere et pejë.

<sup>68</sup> Nos recherches personnelles sur le kawaiwete nous font dire, dans l'état actuel de nos connaissances, que ce mode n'est utilisé que si un verbe est 1) le prédicat d'une principale à laquelle est associée une modalité d'énonciation asserto-négative, interrogative ou injonctive, ou bien 2) le prédicat d'une subordonnée intégrative.



injonctions « polies » est apportée, non pas par un mode verbal Impératif mais, par un allomorphe particulier d'un morphème de Personne.

### 3.3. Sous-classes de verbes

Les unités lexicales verbales wayãpi peuvent être classées en fonction de leur compatibilité avec les IA de la série A et/ou de la série B (*cf.* § 3.2) qui marquent les arguments nucléaires. Si l'on adopte ce critère formel, on distingue trois sous-classes lexicales de verbes : les transitifs (§ 3.3.1), les intransitifs actifs (§ 3.3.2) et les intransitifs statifs (§ 3.3.3).

#### 3.3.1. Verbes transitifs

Les *verbes transitifs* sont des verbes sémantiquement di- ou trivalent qui sélectionnent deux arguments nucléaires. L'argument agentif (noté A) peut être représenté par un IA de la série A (si aucun terme ne figure en position de focus) mais aussi, en WA uniquement, par un IA de la série B (si un terme apparaît en position de focus). L'argument patientif (noté P) peut, quant à lui, être représenté par un IA de la série B.

Maintenant, l'une des particularités du wayãpi est que le gabarit morphologique du mot verbal d'un verbe transitif ne dispose que d'*une seule et unique* niche susceptible d'accueillir un IA. Dans un mot verbal transitif il ne peut donc y avoir au plus qu'un seul argument nucléaire exprimé de façon indicielle. Du point de vue descriptif, on peut donc dire qu'un verbe transitif wayãpi est un verbe dont un mot verbal peut admettre, en l'absence de remplissage par un terme quelconque de la position de focus (pour le WA), soit un IA de la série A, soit un IA de la série B. Cela signifie que les termes syntaxiques A et P (c.-à-d. ceux correspondants aux deux arguments nucléaires) sont en compétition pour pouvoir accéder à la niche, unique, dédiée à l'expression indicielle de la catégorie flexionnelle de la Personne. Le wayãpi est donc une langue active-stative<sup>70</sup>.

---

<sup>70</sup> La terminologie est ici aussi assez fluctuante en la matière. Par exemple, Creissels (2016 : 30) parle, lui, de "langue à codage A/P joint".

Cette compétition entre les termes A et P est résolue au moyen de deux stratégies différentes. La première, bien connue des spécialistes des langues TG, fait appel à une hiérarchie référentielle des participants qui, en wayãpi, est du type  $((\frac{1}{2}, 1, 2 > 3) > (A > P))^{71}$ . Cette indexation dite "A/P hiérarchique" est à l'œuvre pour les configurations de participants des types '3 ↔ 3', ' $\frac{1}{2}, 1, 2, \leftrightarrow 3$ ', et '1 ↔ 2SG'. Son principe est le suivant. Dans une configuration donnée, c'est l'argument nucléaire (A ou P) qui est placé le plus haut dans la hiérarchie référentielle qui est représenté indiciellement dans le mot verbal, mot verbal qui, dans le cas présent, constitue le seul élément de la forme verbale indépendante. Par exemple, dans la configuration '3 → 1', illustrée par (77), c'est 1 qui est indexé dans le mot verbal car, dans la hiérarchie référentielle du wayãpi, 1 est hiérarchiquement supérieur à 3.

(79)	E=mote	e-mo'eai.	
	1SG <sub>GEN</sub> =moteur	1SG <sub>B</sub> <sup>arg.P</sup> -énerver	
	N=i-katu=i	Teĩ	ipi.
	NEG=3 <sub>B</sub> -être.en.bon.état=NEG	Souvent	HAB
	'Mon moteur m'énerve. Il a souvent des ratés.' {WY ; [MZI]}		

La seconde stratégie, bien plus marginale au sein des langues TG, met à contribution en plus du mot verbal un second élément que, faute de mieux, nous appellerons "coverbe". Un *coverbe* désigne ici une forme qui, entre autres fonctions, peut servir, comme dans le cas présent, de support syntaxique pour accueillir l'expression indicielle d'un argument nucléaire qui n'a pas la possibilité d'être représenté dans le mot verbal. Dans le cas particulier de la conjugaison du verbe transitif, la présence d'un coverbe rend donc possible l'expression indicielle *simultanée* des deux arguments nucléaires de celui-ci au sein d'une *seule et même* forme verbale indépendante *analytique* (c.-à-d. périphrastique). Par exemple, en (80), les arguments A et P sont représentés respectivement par un IA de la série A dans le mot verbal et par un IA de la série B dans le coverbe.

<sup>71</sup> Le système de marquage de la Personne des verbes transitifs du wayãpi est proche de celui du teko. Pour une description de ce dernier cf. Rose, 2003, 2009. Pour une remise en cause de la motivation fonctionnelle des hiérarchies de personnes dans les systèmes d'indexation de plusieurs langues TG cf. Rose, 2018.









Pour finir, précisons que lorsqu'un verbe apparaît au Déobjectif – et c'est là une différence notable par rapport aux configurations '2 → 1' – la présence du coverbe n'est jamais obligatoire. En dehors de tout contexte d'énonciation, une proposition 1) qui est dominée par une forme verbale indépendante au Déobjectif sans coverbe et 2) qui ne contient, par ailleurs, aucun substantif susceptible de préciser la nature du référent de l'argument A (c.-à-d. celui exprimable indiciellement sur un coverbe) est donc ambiguë. Par conséquent, dans l'absolu, la configuration du type '1 → 2PL' peut potentiellement avoir quatre interprétations différentes, à savoir : '1SG → 2PL' ('je... vous') et '1PL → 2PL' ('nous autres... vous') mais aussi '1SG → GNR' ('je... les gens') et '1PL → GNR' ('nous autres... les gens')<sup>75</sup>. Toutefois, dans la réalité d'un corpus d'énoncés « naturels », une telle situation n'est jamais observée. En effet, en l'absence de coverbe et d'un contexte suffisamment explicite, l'argument A est toujours exprimé, au moyen d'un pronom plein indépendant, comme en (86).

(86)	<b>Ije</b>	korijō	te	poro-erovaẽ	kuwa
	PRO.1SG	seulement	FOC	DEOBJ-arriver.avec	COND
	Papa	pyri,		ta=pe-ikokaruaru,	e'i.
	papa	ADESS		SUB=2PL <sub>A</sub> -vivre.éternellement	3 <sub>A</sub> ;dire
	"Je suis le seul à pouvoir [vous] faire venir auprès de mon père pour que vous puissiez vivre [à ses côtés] pour l'éternité.", dit-il.' {WA ; [Jean 14:6]}				

Quant à une éventuelle ambiguïté entre les interprétations spécifique ('vous') et générique ('les gens') de l'argument P implicite, force est de constater que, parmi les dizaines d'énoncés « naturels » qui expriment des configurations '1 → 2PL' dont nous disposons, nous n'en avons trouvé aucun dans lequel une telle ambiguïté serait possible. Le type d'énoncé qui s'en rapprocherait le plus est, peut-être, celui illustré en (87). Toutefois, la présence du pronom plein indépendant de 2<sup>ème</sup> personne du singulier qui réalise ici l'argument A du verbe au Déobjectif empêche ici – et c'est une évidence – l'interprétation spécifique de l'argument P (une lecture 'tu... [à]

<sup>75</sup> La lecture générique qui est observée en dehors de tout contexte est une conséquence directe du blocage de l'expression de l'argument concerné (Padučeva, 2002 : 183).

vous' serait ici, comme dans toute langue, absurde). Donc, ici non plus, il ne peut y avoir la moindre d'ambiguïté<sup>76</sup>.

- (87) Manyvore            pō            poro-moripe            sō            ene.  
pour.quelle.raison    Q            DEOBJ-causer.du.tort.à    EXCLM    PRO.2SG  
Ajāg-ai            rovijā    ra'yr̄ȳ            Te            ene.  
esprit-mauvais    chef.de    fils.de            FOC            PRO.2SG  
'Pour quelle raison est-ce que *tu* causes du tort [*aux gens*] ?  
Tu es le fils du Diable !' {WA ; [Actes 13:10]}

### 3.3.2. Verbes intransitifs actifs

Les verbes intransitifs sont des verbes sémantiquement mono- ou divalents qui prennent un seul argument nucléaire (noté S). Les *verbes intransitifs actifs* sont les verbes intransitifs dont le codage de S coïncide avec celui de l'argument agentif des verbes transitifs (alignement S = A). En wayāpi, langue dans laquelle le marquage explicite d'un substantif dans un rôle d'argument nucléaire est absent, le codage de S<sub>A</sub> est toujours exprimé morphologiquement dans un mot verbal par le biais d'un IA de la série A. Par exemple :

- (88) Āã            "l'essence"    rena            o-pu.  
PRO.DX    essence            récipient.de    3<sub>A</sub>-être.percé  
'Ce bidon d'essence est percé.' {WY ; [AYA]}

Les verbes intransitifs actifs dits "étendus", sémantiquement divalents, codent leur second argument – *non* nucléaire, lui – au moyen d'une postposition ou d'une marque casuelle. Parmi les schèmes de codage les plus fréquents en wayāpi on trouve les types <A, OBL> (agentif-plus-oblique) et <A, ABL> (agentif-plus-ablatif), que nous illustrons ci-dessous respectivement par (89) et (90).

<sup>76</sup> L'ambiguïté concernant le caractère spécifique ou générique de P est possible en dehors de tout contexte d'énonciation mais si et seulement si une forme verbale au Déobjectif exprime la configuration '3 → 3'. Par exemple, l'énoncé poro-arō=ta peut signifier 'il/elle va *vous* attendre' ou 'il/elle va attendre *les gens*'.



TG catégorisées comme des verbes ou comme des noms<sup>79</sup>, nous fournissons tout de suite une propriété formelle qui montre clairement que, en wayãpi, ces notions sont exprimées par des verbes. Comme n’importe quel verbe de la langue (*cf.* § 3.1), un lexème à vocation adjectivale n’a accès aux fonctions substantivales que si le suffixe -a(w), qui permet de construire des noms verbaux, est ajoutée à son radical. Que ce type de nominalisation soit possible avec de tels lexèmes en wayãpi est, d’après nous, la preuve indubitable de leur statut verbal car, dans cette langue, seuls les verbes peuvent avoir une forme de nom verbal (masdar). Par exemple :

- (92) Ta=ne-rearai-e'ỹ            [Janejare'e    kasi-a]                    wyi    amẽ.  
 SUB=2SG<sub>B</sub>-oublier-PRIV    Dieu                    être.fortv-NMLS.ACT    ABL    alors  
 ‘Tu ne dois alors pas oublier la puissance de Dieu.’ {WA ; [1 Timothée 4:14]}

Cet exemple, qui est à comparer avec (91), contient le verbe statif -KASI ‘être fort, puissant, doté d’un pouvoir quelconque’ sous une forme de nom verbal (kasia). En tant que nom, kasia peut occuper, comme ici, la position de noyau lexical d’un substantif. Dans le cas présent, ce substantif gouverne lui-même un autre substantif (Janejare'e). Le substantif complexe [[Janejare'e]<sup>dépendant</sup> ← [kasi-a]<sup>gouverneur</sup>] dépend, quant à lui, d’une postposition. Cette dernière indique que ce substantif exprime, dans sa globalité, un argument *non* nucléaire du verbe statif -<sup>o</sup>EARAI ‘oublier’.

### 3.3.4. De la prédication nominale « possessive » en wayãpi

En wayãpi, un nombre non négligeable de *verbes* statifs ont un ou plusieurs de leurs thèmes qui sont phonologiquement identiques à un ou plusieurs thèmes de *noms* dont le sens est proche. Si l’on ne tient compte que de cette seule identité de forme phonologique – identité qui, à y regarder de plus près, n’est d’ailleurs bien souvent que partielle –, on risque fort d’interpréter n’importe quelle paire verbe statif ~ nom de ce genre comme un membre d’une classe lexicale aux contours flous. Les membres de cette classe lexicale sont appelés en linguistique tupi-guarani

<sup>79</sup> Les *notions adjectivales* désignent un regroupement de sens lexicaux qui expriment une propriété ou une relation et qui, dans les langues indo-européennes, sont catégorisés comme adjectifs. Nous parlerons de *lexème à vocation adjectivale* pour désigner tout lexème qui, dans une langue donnée, exprime une notion adjectivale.

"descriptifs"<sup>80</sup>. Les *descriptifs* désignent des lexèmes à vocation adjectivale 1) qui sont compatibles avec les marques personnelles de l'équivoque "série 2" et 2) qui sont aptes, lorsqu'ils apparaissent avec une marque personnelle de cette fameuse "série 2", à fonctionner comme prédicat grammatical. Deux catégorisations des descriptifs tupi-guarani ont alors été proposées : l'une verbale, l'autre nominale.

Pour certains auteurs les descriptifs sont des *verbes* statifs (c.-à-d. des verbes qui, pour la plupart, expriment un état et qui sont signalés comme tels par une morphologie personnelle bien spécifique). Les partisans de cette "thèse de l'intransitivité scindée verbale", emploient en fin de compte le terme "descriptif" comme un parfait synonyme de "statif" (cf. Seki, 2000 et Meira, 2006). Ces auteurs restreignent aussi le terme "descriptif" au seul sous-ensemble des descriptifs qui ne peuvent fonctionner *que* comme prédicat syntaxique (cf. *infra*). Pour résumer leur point de vue, un descriptif – un verbe statif, donc – est un type particulier de prédicatif dont on a tout lieu de penser qu'il s'agit d'un verbe 1) car il admet (quand il prédique) les mêmes marques TAM qu'un verbe transitif ou qu'un verbe intransitif actif et – surtout – 2) car il est possible de construire un nom verbal à partir de lui par le même procédé formel que pour un verbe transitif et un verbe intransitif actif. Le lecteur aura bien sûr reconnu ici le critère que nous avons proposé pour identifier les verbes en wayãpi.

Pour d'autres auteurs, les descriptifs sont au contraire des noms. Pour affirmer cela, la plupart des adeptes de cette thèse décrètent *a priori* que seules les unités lexicales qui sont compatibles – notamment (Rodrigues,

---

<sup>80</sup> Les "descriptifs" des tupi-guaranistes sont l'équivalent des "lexèmes verbo-nominaux" que l'on rencontre dans une certaine tradition descriptive africaniste, notamment francophone (cf. Creissels, 1979). La seule « différence » entre les deux concepts est que là où les tupi-guaranistes cherchent à faire de telles unités soit des noms, soit des verbes, les africanistes qui reconnaissent les verbo-nominaux, eux, posent d'emblée que ce ne sont ni des noms ni des verbes. Une telle vision des choses n'est concevable que si le lexème est envisagé comme un « simple » signe saussurien, c.-à-d. comme une unité sémiotique biface « son / sens » *qui est dépourvue de* la troisième composante du signe dans laquelle figurent les propriétés qui régissent sa combinatoire avec les autres signes (un apport majeur de la linguistique formelle). Le risque encouru est alors de réduire le signe à son signifiant. Ainsi, pour Creissels (*ibid.* : 84), en français, "[u]n lexème comme /travaj/ « travail »" est vu comme "la même base *travail*" que dans le verbe *travailler*. Il en déduit alors qu'on a ici un "lexème verbo-nominal" TRAVAIL<sub>V-N</sub>. Un tel « lexème » n'est en fait pas un lexème (au sens que nous donnons à ce terme à la note 7) mais le *signifiant de* deux thèmes homophones *différents* qui appartiennent à deux lexèmes *distincts*.



1996) ou exclusivement (Dietrich, 2001) – avec les IA de la "série 1" (c.-à-d. *grosso-modo* notre série A) sont des verbes. Par conséquent, en adoptant un tel postulat de départ, tout ce qui prédique et qui n'est *pas* compatible avec une marque personnelle de ladite "série 1" est forcément un « nom ». En particulier, toute unité lexicale qui admet une marque personnelle de la problématique "série 2" est un « nom ». Comme dans les langues TG à peu près tout ce qui est affublé d'une marque personnelle de "série 2" peut – ou plus exactement semble en apparence – prédiquer, ces auteurs en déduisent qu'un « nom » peut, lui aussi, prédiquer. Enfin, comme la prédication qui est instaurée par un tel « nom » prend – d'après ces mêmes auteurs *toujours* (mais en réalité c'est souvent assez flou) – une valeur « possessive » ('avoir un X'), ils en déduisent qu'il existe dans les langues TG une étrange "prédication nominale à valeur « *possessive* »"<sup>81</sup>.

Une variante de cette "thèse des noms descriptifs" est celle proposée par (Couchili *et al.*, 2002). Les auteurs de cet article voient les descriptifs du teko comme une sous-classe de noms, qu'ils appellent "nominoïdes", sur la base des trois critères suivants : (i) ils accèdent directement à la fonction actancielle (*ibid.* : 182), (ii) ils ne sont pas compatibles avec la copule ate (*ibid.* : 184) et (iii) ils instaurent une prédication "de type « avoir »" (*ibid.* : 183). Malheureusement, à l'exception du critère (i), les critères (ii) et (iii) sont inopérants.

Tout d'abord, le critère (ii) est un critère qui, vraisemblablement, découle d'une contrainte *sémantique*. En wayãpi, une construction à copule (y)wete (cognat du teko ate) ne peut pas instaurer une prédication de description car une telle construction exige que l'attribut soit *référentiel*. Or, dans son moulage syntaxique de base (un mot), une notion adjectivale, en raison du fait qu'elle exprime une qualité, ne peut jamais être référentielle. Il est donc tout à fait normal qu'un descriptif wayãpi ne puisse pas apparaître comme attribut dans une telle construction.

Le critère (iii), lui, ne fonctionne vraiment qu'avec les notions qui expriment un « Possédé » susceptible de rentrer dans une relation de

---

<sup>81</sup> Pour une synthèse sur la prédication nominale possessive des langues TG, cf. l'éclairant (Rose, 2011 : 193-202).

possession *inaliénable* (termes de parenté, parties du corps, animaux domestiques...). Mais dès lors que l'on s'éloigne de ce noyau dur, comme avec les notions adjectivales mais aussi avec les notions aliénables, ladite traduction en « avoir » ne peut être maintenue qu'en omettant le fait qu'il y a en réalité souvent une subtile composante de sens qui s'ajoute à la supposée « simple » possession. De toute façon, le véritable problème du critère (ii) n'est pas là. Ce qui le rend inapte à l'identification de la classe lexicale d'appartenance d'un lexème [à vocation adjectivale] donné, c'est que 1) il est sémantique (on s'appuie sur le *sens* d'un énoncé) et 2) il fait appel à quelque chose qui est extérieur à la langue étudiée (on s'appuie sur [le sens d'un énoncé qui est proposé sous la forme d']une *traduction* de celui-ci dans une autre langue).

Finalement, seul le critère (i) est recevable pour affirmer qu'il *pourrait* s'agir de noms (car il est formel). Toutefois, pour pouvoir être appliqué, ce critère nécessite un très grand corpus d'énoncés « naturels ». En effet, les lexèmes à vocation adjectivale du wayãpi ne peuvent apparaître dans une position argumentale qu'avec quelques verbes seulement et, qui plus est, dans des situations d'énonciation très particulières qui, pour une bonne part, sont encore assez énigmatiques. Mais là encore, le vrai problème n'est pas là. Pourquoi, sous prétexte que le *signifiant* d'un mot qui fonctionne comme noyau lexical d'un substantif est *identique* à celui d'un mot qui fonctionne comme prédicat grammatical, devrait-on considérer que ces deux mots sont l'expression *d'un même lexème*, qui plus est nominal ? Si, comme dans une langue omniprédicative (Launey, 1994), ce nom instituait une prédication existentielle, cela ferait sens. Mais, comme l'ont très justement fait remarquer ces mêmes auteurs (*ibid.* : 200), "[la] prédication nominale est bien bipartite et non existentielle en émerillon". Et nous d'ajouter : en wayãpi aussi. On voit donc ici que le seul moyen de maintenir que les descriptifs sont des noms dans ces deux langues est de dire qu'ils prédisent autrement, qu'ils prédisent « possessivement ».

Cette "thèse des noms descriptifs" est donc suspecte à bien des égards car elle s'appuie 1) sur la *non* distinction – récurrente en linguistique tupi-guarani – entre deux paradigmes de pronoms personnels (IA de la série B vs. pronoms génitifs) et, pour certains auteurs, aussi 2) sur un *postulat* descriptif que rien ne semble justifier. Que l'un ou l'autre de ces deux

critères soit remis en cause – ce que nous faisons justement dans le présent travail – et c’est toute la thèse des noms descriptifs qui s’effondre et, avec elle, celle de la litigieuse prédication « nominale » à valeur « possessive ».

La thèse de l’intransitivité scindée verbale est bien plus solide que la thèse nominale, et ce, pour au moins deux raisons. Tout d’abord, contrairement à la thèse alternative, elle n’est pas affectée par la scission de la "série 2" en deux paradigmes que nous proposons. En effet, il n’y a ici qu’à reformuler les choses en disant que les verbes statifs acceptent, comme les verbes transitifs, *les IA de la série B* (et non les marques personnelles de la "série 2"). Avec la thèse nominale, on est coincés, car noms et verbes [transitifs] sont à jamais liés ensemble par leur compatibilité commune avec la "série 2". Ensuite, la thèse verbale ne ferme pas la porte à l’idée que les descriptifs qui sont attestés « en position argumentale » – et seulement ceux-là, et dans cette seule position-là – pourraient ne pas être des verbes mais des noms. Ceci permet de conserver le critère (i) de Couchili *et al.*, 2002. En d’autres termes, pour nous, certains descriptifs sont des verbes [statifs] (ceux qui ne fonctionnent que comme prédicat), alors que d’autres sont tantôt des verbes [statifs] (quand ils fonctionnent comme prédicat), tantôt des noms *homophones* à ces verbes (quand ils fonctionnent comme noyau lexical d’un substantif). La thèse verbale engendre ainsi tout naturellement la thèse corollaire de la conversion morphologique<sup>82</sup>. Les trois exemples suivants ont pour but de montrer cela.

(93)	Ajawyi	kwaray	<b>eny</b>	remẽ	korijõ	te
	donc	soleil	3 <sub>B</sub> ;luire <sub>v</sub>	quand	seulement	FOC
	jane='ã	o-jikuwa		ipi.		
	INCL <sub>GEN</sub> =âme.de	3 <sub>A</sub> -se.manifester		HAB		
	‘Et puis c’est seulement quand le soleil est radieux [que] notre âme se révèle [au travers de notre ombre sans vie].’ {WA ; [I’ã, 2008 : 5]}					

<sup>82</sup> La littérature sur le procédé de conversion est abondante et nécessite de raisonner dans le cadre théorique *non* structuraliste de la morphologie à base lexématique (*cf.* Fradin, 2003). Nous renvoyons ici le lecteur à deux des études importantes sur la question en français : (Kerleroux, 1999 et Tribout, 2010). Pour une évocation du procédé de la conversion dans une perspective typologique et un catalogue des apories auxquelles sa non prise en compte peut mener *cf.* l’incontournable (Evans & Osada, 2005).

- (94) Poro-eakwaso-tesō                      Moisesi                      rova                      amē  
 DEOBJ-éblouir-plus.que.tout              NPR                      visage.de                      alors
- Janejare'e                      [kasi-a                      **reny-a**]                      re.  
 Dieu                      être.fort-NMLS.ACT              luirev-NMLS.ACT              POSTP
- ‘Le visage de Moïse rayonna alors de la grâce de Dieu.’ {WA; [2 Corinthiens 3:7]}  
 (*litt.*: ‘... éblouit [les gens] de la luminescence du pouvoir de Dieu.’)
- (95) [Kwaray **reny**]-pè                      romō'i                      rowā  
 soleil              lumière.de<sub>N-LOC</sub>              seulement                      NGT
- o-jikuwa                      jane='ā                      werà.  
 3<sub>A</sub>-se.manifester                      INCL<sub>GEN</sub>=âme.de              manifestation.explicite
- ‘Ce n’est pas seulement à la lumière du soleil que l’on peut être témoin  
 de la manifestation de notre âme.’ {WA ; [Iā, 2008 : 5]}

En (93), le verbe statif -<sup>o</sup>ENY ‘luire, rayonner, irradier’ apparaît sous la forme indépendante de 3<sup>ème</sup> personne eny ‘il/elle luit’. En (94), ce même verbe se présente sous une forme liée de nom verbal : *reny-a* ‘fait d’émettre de la lumière sur, éclat de’. Il s’agit ici d’une forme nominale particulière du verbe statif -<sup>o</sup>ENY. Enfin, en (95), on a le nom -<sup>o</sup>ENY ‘lumière de’ qui apparaît ici sous la forme liée *reny*. Cette forme liée se distingue de celle du verbe statif (*reny-a*) par l’absence du morphe nominalisateur -a(w), qui est, comme nous l’avons vu, le suffixe caractéristique des noms verbaux en WA. Bien qu’ayant des sens proches, les deux formes *reny-a* et *reny* ne sont *pas* homosémiques. Alors que le nom verbal (masdar), en tant que forme nominalisée d’un verbe [statif], dénote le processus de production d’un phénomène (ici la luminescence, qui est la cause du pouvoir de Dieu), le nom *non* verbal (nom tout court) désigne, lui, le *produit* de ce phénomène (ici la lumière, car c’est elle, et non la luminescence, qui provoque la sensation visuelle).

Des triplets de formes de ce type (c.-à-d. du genre [X/V] vs. [X<sub>V</sub>-a(w)/N] vs. [X/N]), notre corpus en contient un certain nombre. Qu’est-ce que cela montre ? Tout simplement que le système du wayāpi dispose d’un procédé morphologique productif de conversion (pour sa définition cf. note 40) qui permet de construire, tout du moins pour certains types de notions, un nom à partir d’un verbe statif<sup>83</sup>. À notre connaissance, le type

<sup>83</sup> En voici un deuxième exemple, lié à notre exemple (26). Le verbe statif -<sup>o</sup>EJŌĪ ‘germer’ a une seule forme indépendante, celle de 3<sup>ème</sup> personne : *ejōī* ‘il/elle germe’. Les formes nominalisées de ce

particulier de conversion qui est mis en évidence ici n'a jamais été envisagé par aucun spécialiste d'une langue TG. On trouve néanmoins une telle hypothèse chez Stassen (2009 : 199).

Comment parvenir à déterminer ici quelle serait l'orientation du rapport constructionnel entre un lexème convert et son lexème base ? Un premier critère envisageable met à contribution la diachronie. Par exemple, en wayãpi, on peut supposer que pour les paires verbe statif ~ nom dont le sens exprime une propriété (type -°ENY<sub>V</sub> 'luire' ~ -°ENY<sub>N</sub> 'lumière de', c'est probablement le nom qui dérive du verbe car il existe au moins deux verbes statifs dont le ou les noms dérivés sont construits *uniquement* par l'ajout d'un morphe suffixal (aucune forme nominale homophone au verbe statif) *qui n'est plus productif* dans la langue actuelle. Ainsi, le verbe statif -KATU 'être bon, beau' (forme du nom verbal : katu-a(w)) a deux noms qui dérivent de lui par suffixation : -KATUSA 'bonté' et -KATUWAR 'beauté, merveille'. De la même manière, le verbe statif -POWYI 'peser, être lourd' (forme du nom verbal : powyi-a(w)) a pour nom dérivé -POWYISA 'poids, lourdeur'. Or ni -sa ni -wa(r) ne sont attestés en synchronie comme morphes dérivatifs *déverbaux* en wayãpi. On peut donc supposer que – mais ce n'est là qu'une hypothèse – à un stade antérieur de la langue, le wayãpi a cherché à compenser la perte de productivité de la dérivation déverbale en -sa ou -wa(r) en activant la conversion.

Maintenant, pour tenter de rendre compte de l'orientation des convert, les morphologues spécialistes de la question privilégient plutôt des critères synchroniques, tous sémantiques. Le plus fréquent d'entre eux, qui doit toutefois être manipulé avec précaution, est celui dit de la dépendance (ou inclusion) sémantique qui relie synchroniquement le lexème convert à son lexème base. Sans rentrer dans les détails, ce critère stipule qu'un lexème est considéré comme le convert d'un autre lexème si le sens du premier contient un élément *additionnel* par rapport au sens du second. Les trois énoncés, ci-dessous, sur lesquels nous clôturerons notre plongée dans la grammaire du wayãpi, sont à ce titre particulièrement éloquentes.

---

verbe sont ejdõ-a 'sa germination' et rejdõ-a 'germination de'. Le nom dérivé par conversion de ce verbe est le lexème -°EJÕ 'plant de, pousse de'. Comme la plupart des noms oscillants, ce nom a au moins 3 formes : ejdõ 'son plant à lui/elle' (< †hejdõ (forme de 3<sup>ème</sup> personne), rejdõ 'plant de' (forme liée) et tejdõ 'plant' (forme absolue).

En (96), on a quatre occurrences d'un même segment phonologique /nami/. La première et la dernière correspondent au signifiant du radical du nom relationnel -NAMI 'pavillon de l'oreille de, auricule de'. La première est une forme non fléchie – et donc syntaxiquement inactive – de ce nom. Cette forme est incorporée dans un verbe transitif, qui reste transitif après l'incorporation. La dernière occurrence de /nami/ est le signifiant d'un thème d'une forme fléchie pour le Nombre. Cette forme occupe la position de noyau lexical d'un substantif qui, lui, assume la fonction d'objet de postposition. Les deux autres occurrences de /nami/ correspondent au signifiant du thème d'une forme indépendante – et donc prédicative – du verbe statif -NAMI 'avoir des oreilles, être pourvu d'oreilles, être « enoreillé »'. En tant que formes verbales indépendantes, elles sont donc fléchies en Personne (présence d'un IA de la série B qui, comme tout IA, ne peut *pas* commuter avec un substantif). Même si ces quatre formes nami partagent le même signifiant /nami/, il se trouve qu'elles ont toutes des propriétés morphosyntaxiques *différentes*. Certaines sont caractéristiques des noms, les autres des verbes [statifs].

Qu'en est-il des deux derniers exemples ? Chacun d'eux contient une forme dont le thème a le même signifiant, en l'occurrence le segment /kujāmuku/. En (97), kujāmuku est une forme qui occupe la position de noyau lexical d'un substantif qui, lui, dans ce contexte précis, assume la fonction syntaxique de complément attributif direct (la copule (y)wete est omise, mais elle pourrait être rétablie sans problème). Il s'agit donc ici d'une forme particulière du nom autonome, par ailleurs difficilement « possédable », KUJĀMUKU 'jeune fille adolescente'. En revanche, en (98), kujāmuku est le thème d'une forme fléchie en Personne (présence d'un IA de la série B qui, comme tout IA, ne peut *pas* commuter avec un substantif). La forme i-kujāmuku est donc dans ce cas précis une forme fléchie du verbe statif -KUJĀMUKU 'avoir l'âge d'une jeune fille adolescente'<sup>84</sup>. Même si les deux formes kujāmuku ont en commun un

---

<sup>84</sup> Ce verbe statif ne peut pas avoir pour sens 'être une jeune fille' car une forme indépendante comme i-kujāmuku (avec un IA de la série P, donc) ne peut pas être le prédicat d'un énoncé présentatif ('c'est une jeune fille' se dirait kujāmuku *te*) ou équatif ('elle est une jeune fille' se dit kujāmuku *te a'e*). En tant que prédicat grammatical, une forme verbale comme i-kujāmuku fait donc forcément référence à l'âge. Il en va d'ailleurs de même de tous les termes appartenant au champ lexical relatif aux étapes de la vie (i-tai vī 'il a l'âge d'un homme âgé', i-

même signifiant, ici encore, la prise en compte de leurs subtiles propriétés morphosyntaxiques et sémantiques permet de les distinguer.

- (96) Tatu                    o-**nami**-ekyi                    javĩ.  
 tatou                    3<sub>A</sub>-oreille.de<sub>N</sub>-prendre                    tortue
- Ajawyi                    n=i-**nami**=(i)                    ky'y.  
 donc                    NEG=3<sub>B</sub>-être.pourvu.d'oreilles<sub>V</sub>=NEG                    ASS
- Tatu    te                    i-**nami**  
 tatou    FOC    3<sub>B</sub>-être.pourvu.d'oreilles<sub>V</sub>
- javĩ                    **nami**-kwerà                    re                    ky'y.  
 tortue                    oreille.de<sub>N</sub>-COLL                    POSTP    ASS
- ‘Tatou a pris les oreilles de Tortue. Donc elle n’a plus d’oreilles.  
 C’est Tatou qui a, en guise d’oreilles, les oreilles de Tortue.’  
 {WA ; [Jawĩ rewarã : 2007: 17]}

- (97) **Kujāmuku**                    te                    i=memyrỳ.  
 jeune.fille                    FOC                    3<sub>GEN</sub>=enfant.de
- ‘Son enfant [à elle], c’est une jeune fille.’ {WA ; [Marc 6:22]}  
 (Contexte : Il s’agit de la fille de la princesse Hérodiade qui danse devant le roi Hérode.)

- (98) A'e                    i-**kujāmuku**                    remě,  
 PRO.ANA                    3<sub>B</sub>-avoir.l'âge.d'une.jeune.fille<sub>V</sub>                    quand
- kwaima'e                    mũ                    w-ereko                    mijě.  
 homme                    ART.INDEF                    3<sub>A</sub>-épouser                    PTCL
- ‘Quand elle avait eu l’âge d’être une jeune fille, elle avait épousé un homme.’  
 {WA ; [Luc 2:36]}

#### 4. Considérations finales

Cette étude a présenté deux classes d’unités lexicales du wayāpi : le nom et le verbe. Le nom occupe naturellement la position de noyau lexical d’un substantif. Le substantif se caractérise, quant à lui, par les types de fonctions syntaxiques qu’il peut exercer, parmi lesquelles se trouvent notamment les fonctions actanciennes (sujet et objet d’un prédicat verbal).

---

sa'imã ‘elle a l’âge d’une femme âgée’, i-kujātãĩ ‘elle a l’âge d’une fillette’, i-ja'y ‘il/elle a l’âge d’un enfant, il/elle est tout(e) jeune’, etc.).

Précisons également que, en dehors d’un contexte ultra-spécifique (qu’il reste à trouver), un énoncé non verbal comme i=kujāmuku te ‘c’est sa jeune fille’ (le prédicat sémantique i=kujāmuku est référentiel) paraît peu énonçable (comme nous l’avons déjà dit, le nom KIJĀMUKU est difficilement « possédable »).

Les substantifs à noyau nominal ne sont constitués que du nom lui-même (si le nom est autonome ou s'il est un nom relationnel à la forme absolue) ou du nom combiné avec un autre nom (si le nom dominant la structure est une forme liée de nom relationnel). Autrement dit, le nom wayãpi est un nom substantif. De son côté, le verbe wayãpi, en tant que seul type lexical de prédicatif (car nous avons rejeté l'hypothèse que le nom wayãpi puisse prédiquer), a accès uniquement et exclusivement, au travers de ses formes indépendantes, à la position syntaxique de sommet absolu de la proposition (fonction syntaxique de prédicat grammatical). En outre, tout verbe wayãpi peut fournir, par dérivation et/ou par conversion, un nom verbal (masdar) qui, comme tout nom de cette langue, est apte à exercer une fonction substantivale.

Dans cet article, nous avons également proposé pour cette langue, sur la base du concept formel de valence, une classification bipartite des noms : relationnels / divalents *vs.* autonomes / monovalents. Il a aussi été suggéré qu'un certain type morphologique de nom relationnel – les noms dits oscillants – dispose d'une forme supplémentaire, dite absolue, dont la particularité est, comme une voix déobjective, de ne plus associer de rôle grammatical qu'à son argument dit extrinsèquement lié (argument externe au groupe syntagmatique qui est dominé par le nom en question). Un phénomène similaire s'observe également, quoique différemment, avec les verbes transitifs (oscillants ou pas). La compatibilité des verbes avec les indices actanciels – un type très particulier de pronom personnel dont nous avons précisé la définition – a, quant à elle, permis de classer les verbes en transitifs, intransitifs actifs et intransitifs statifs.

Enfin, ce travail a été l'occasion d'exposer brièvement, parmi quelques autres particularités grammaticales évoquées ici et là, la conjugaison, partiellement périphrastique (construction coverbale), des verbes transitifs du wayãpi. Enfin, même si une étude empirique prenant en compte un nombre bien plus important de lexèmes reste encore à mener, nous avons montré qu'il y a tout lieu de penser qu'il existe dans cette langue un phénomène massif – mais qui, jusqu'à ce jour, était passé inaperçu – de conversion (ou dérivation zéro) entre les verbes statifs et les noms.



## Symboles et abréviations

=	cliticisation	HAB	habituel
◦	unité lexicale oscillante	INCL	inclusif ('nous toi/vous inclus')
ABL	postposition ablativ	INDEF	indéfini
ACT	action	INESS	postposition inessive ('dans')
ADESS	postposition adessive ('près de')	INJ	injonctif
AGT	agent	LAT	postposition lativ
ALL	postposition allative ('vers')	LOC	cas locatif
ANA	anaphorique	MASC	maculin
ART	article	NEG	négation verbale
ASS	assertif	NGT	négation contrastive
ATTEN	atténuatif	NMLS	nominalisateur
ATTR	cas attributif	NPR	nom propre
AUDIT	auditif	OBJ	objet
CIRC	circonstanciel	OBLG	particule obligative
CNVB	converbe	PAT	patient
COLL	collectif	PERF	perfectif
COM	postposition comitative	PL	pluriel
COND	conditionnel	POSTP	postposition fortement polysémique
COP	copule	PRO	pronom
CVB	coverbe	PROJ	projectif
DAT	postposition dative	PROL	postposition prolative
DEOBJ	voix déobjectiv	PTCL	particule de sens encore inconnu
DS	différent du sujet ("different subject")	Q	particule interrogative
DUR	duratif	REF	suffixe référentiant
DX	déictique	REL	relativisateur
EXCLM	exclamatif	RESID	postposition résidentielle ('chez')
FEM	féminin	RESUL	résultatif
FOC	focalisateur	SG	singulier
FRUST	frustratif	SIMIL	postposition similitiv ('comme')
FUT	futur	SS	identique au sujet ("same subject")
GEN	génitival	SUB	subjonctif
GNR	générique	SUJ	sujet

## Bibliographie

- Anderson, Stephen R. 1992. *A-morphous Morphology*. Cambridge/New York : Cambridge University Press.
- Baraúna, Fabíola A. 2016. *Perfil comparativo-tipológico das consoantes nasais em línguas da família Tupi-Guaraní*. Mémoire de master, Université Fédérale du Pará.
- Carvalho, Fernando O. de. 2022. An outline of the phonetics and phonology of the Amapari dialect of Wajãpi (Tupi-Guarani). [Document non publié]

- Copin, François. 2012. *Grammaire wayampi*. Thèse de doctorat, Université Paris Diderot.
- Costaouec, Denis. 1998. À propos des « mutations consonantiques » du breton. *La Linguistique* 34-1 : 87-106.
- Couchili, Ti'iwan; Maurel, Denis & Queixalós, Francesc. 2002. Classes de lexèmes en émérillon. *Amerindia* 26-27 : 173-208.
- Creissels, Denis. 1979. *Unités et catégories grammaticales*. Grenoble : ELLUG.
- Creissels, Denis. 2016. *Transitivity, valency and voice*. Cours à l'École d'Été Européenne de Typologie Linguistique (Porquerolles, septembre 2016).
- Cruz, Aline da. 2011. *Fonologia e Gramática do Nheengatú : a língua geral falada pelos povos Baré, Warekena e Baniwa*. Utrecht : LOT.
- Daniel, Michael. 2005. Understanding inclusives. *Clusivity : Typology and case studies of the inclusive-exclusive distinction*, E. Filimonova (dir.), 3-48. Amsterdam. John Benjamins.
- de Schepper, Kees. 2012. *You and me against the world? First, second and third person in the world's languages*. Utrecht : LOT.
- Dietrich, Wolf. 2001. Catégories lexicaux nas línguas tupi-guarani (visão comparativa). *Des noms et des verbes en tupi-guarani*, F. Queixalós (dir.), 21-66. München : Lincom Europa.
- Dik, Simon. 1997. *The Theory of Functional Grammar – Part I : The Structure of the Clause*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Dobson, Rose. 1997. *Gramática Prática Com Exercícios da Língua Kayabi*. Cuiabá : Sociedade Internacional de Linguística.
- Evans, Nicholas & Osada, Toshiki. 2005. Mundari : The myth of a language without word classes. *Linguistic Typology* 9 : 351-390.
- Foley, William. 1986. *The Papuan languages of New Guinea*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Fradin, Bernard. 2003. *Nouvelles approches en morphologie*. Paris : PUF.

- Gallois, Dominique T. 1988. *O movimento na cosmologia waiãpi : Criação, expansão e transformação do universo*. Thèse de doctorat, Université de São Paulo.
- Grenand, Françoise. 1972. *L'art et les techniques culinaires des indiens wayãpi de Guyane française*. Mémoire de maîtrise, Université Paris 5.
- Grenand, Françoise. 1980. *La langue wayãpi : Phonologie et grammaire*. Paris : SELAF.
- Grenand, Françoise. 1989. *Dictionnaire wayãpi-français*. Paris : CNRS.
- Guasch, Antonio. 1956. *El idioma guaraní : gramática y antología de prosa y verso*. Asunción : Ediciones Loyola.
- Haspelmath, Martin & Müller-Bardey, Thomas. 2004. Valency change. *Morphology. A Handbook on Inflection and Word Formation, vol. 2*. G. Booij, C. Lehmann & J. Mugdan (dir.), 1130-1145. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Haspelmath, Martin. 2020. The morph as a minimal linguistic form. *Morphology* 30(2) : 117-134.
- Haspelmath, Martin. 2022. Valency and voice constructions. MPI-EVA. Manuscript.
- Haude, Katharina. 2018. Nonverbal predication in Movima. *Nonverbal Predication in Amazonian Languages*. S. E. Overall, R. Vallejos & S. Gildea (dir.), 217-244. Amsterdam : John Benjamins.
- Hengeveld, Kees. 1992. *Non-verbal predication : Theory, typology, diachrony*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter.
- Jensen, Cheryl. 1984. *O desenvolvimento histórico da língua Wayampi*. Mémoire de master, Université d'État de Campinas (UNICAMP).
- Jensen, Cheryl. 1998. Comparative Tupí-Guaraní *Morphosyntax*. *Handbook of Amazonian languages, vol. IV*. D. Derbyshire & G. Pullum (dir.), 489-618. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Jensen, Cheryl. 1999. Tupí-Guaraní. *The Amazonian languages*. R. M. W. Dixon & A. Aikhenvald (dir.), 125-163. Cambridge : Cambridge University Press.

- Kahane, Sylvain. 1998. Le calcul des voix grammaticales : Réponse à I. Mel'čuk. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 93(1) : 325-348.
- Kahane, Sylvain. 2010. *Entre adverbes, noms et pronoms : le cas des modifieurs temporels*. CMLF, Juillet 2010. La Nouvelle Orléans, États-Unis. 1-12. Halshs-00518993.
- Keizer, Evelien. 2004. Term structure in FG : a modest proposal. *Working Papers in Functional Grammar* 74.
- Kerleroux, Françoise. 1999. Identification d'un procédé morphologique : la conversion. *Faits de langues* 14 : 89-100.
- Landaburu, Jon. 1994. Deux types de prédication, avec ou sans sujet : quelques illustrations colombiennes. *Bulletin de l'Institut français d'Études Andines* 23(3) : 639-663.
- Launey, Michel. 1989. Groupe verbal, prédication et stratégies significatives. *Verbum* 12(3) : 281-306.
- Launey, Michel. 1994. *Une grammaire omniprédicative : essai sur la morphosyntaxe du nahuatl classique*. Paris : CNRS Éditions.
- Lemaréchal, Alain. 1989. *Les parties du discours : Sémantique et syntaxe*. Paris : PUF.
- Le Goffic, Pierre. 2002. Marqueurs d'interrogation – indéfinition – subordination : essai de vue d'ensemble. *Verbum* 24(4) : 315-340.
- Magalhães, Marina M. S. 2007. *Sobre a morfologia e a sintaxe da língua Guajá (família Tupi-Guaraní)*. Thèse de doctorat. Universidade de Brasília.
- Magalhães, Marina M. S. 2019. A gramaticalização de verbos em partículas na língua Guajá e sua relação com a omnipredicatividade. *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. Ciências Humanas* 14(3) : 897-918.
- Magalhães, Marina M. S. 2021. Os dois diferentes tipos de sintagmas nominais complexos com núcleo verbal estativo da língua guajá. F. Queixalós & D. M. Gomes (dir.), *O sintagma nominal em línguas amazônicas*, 187-202. Campinas : Pontes Editores.

- Matthews, Peter. 1991. *Morphology*. Cambridge/New York : Cambridge University Press.
- Mel'čuk, Igor. 1993. *Cours de morphologie générale. Volume I. Introduction et Première partie : Le mot*. Montréal & Paris : CNRS Éditions & Presses de l'Université de Montréal.
- Mel'čuk, Igor. 2004. Actants in Semantics and Syntax I. *Linguistics* 42(1):1-66.
- Meletis, Dimitrios. 2019. The grapheme as a universal basic unit of writing. *Writing Systems Research* 11(1) : 26-49.
- Meira, Sérgio. 2006. Stative verbs vs. nouns in Sateré-Mawé and the Tupian family. *What's in a verb? Studies in the verbal morphology of the languages of the Americas*. G. J. Rowicka & E. B. Carlin (dir.), 184-214. Utrecht : LOT.
- Nordlinger, Rachel & Sadler, Louisa. 2004. Nominal tense in crosslinguistic perspective. *Language* 80(4) : 776-806.
- Plungjan, Vladimir A. 2003. *Obščaja morfologija*. [Morphologie générale] Moskva : URSS.
- Padučeva, Elena V. 2002. Diateza i diatetičeskij sdvig. [Diathèse et déplacement diathétique] *Russian Linguistics* 26 : 179-215.
- Praça, Walkiria N. 2007. *Morfossintaxe da língua Tapirapé*. Thèse de doctorat. Universidade de Brasília.
- Queixalós, Francesc. 2001. Le suffixe référentiant en émérillon. *Des noms et des verbes en tupi-guarani*, F. Queixalós (dir.), 115-132. München : Lincom Europa.
- Queixalós, Francesc. 2005. Posse em Katukína e valência dos nomes. *Novos estudos sobre línguas indígenas*, A.D. Rodrigues & A.S. Cabral (dir.), 177-202. Brasília : Editora da UnB.
- Queixalós, Francesc. 2006. The primacy and fate of predicativity in Tupi-Guarani. *Lexical Categories and Root Classes in Amerindian Languages*, L. Ximena & V. Vapnarsky (dir.), 249-288. Bern : Peter Lang.

- Queixalós, Francesc. 2021. Valence in Katukina-Kanamari noun phrases and the nature of genitive classifiers. F. Queixalós & D. M. Gomes (dir.), *O sintagma nominal em línguas amazônicas*, 141-186. Campinas : Pontes Editores.
- Rapold, Christian. 2007. Defining converbs ten years on – a hitchhiker’s guide. S. Völlmin *et al.* (dir.), *Converbs, medial verbs, clause chaining and related issues*, 7-30. Köln : Rüdiger Köppe Verlag.
- Roché, Michel. 2009. Base, thème, radical. *Recherches Linguistiques de Vincennes* 38 : 95-134.
- Rodrigues, Aryon D. 1953. Morfologia do verbo Tupí. *Letras* 1 : 121-152.
- Rodrigues, Aryon D. 1996. Argumento e predicado em Tupinambá. *Boletim da ABRALIN* 19 : 57-66
- Rodrigues, Aryon D. & Ana S. A. Cabral. 2002. Revendo a classificação interna da família Tupi-Guarani. *Línguas Indígenas Brasileiras : Fonologia, Gramática e História*. A. S. A. C. Cabral & A. D. Rodrigues (dir.), 327-337. Belém : Editora Universitária.
- Rose, Françoise. 2003. Le marquage des personnes en émerillon : un système d'accord hiérarchique. *Faits de Langues* 21 : 107-120.
- Rose, Françoise. 2009. A hierarchical indexation system : the example of Emerillon (Teko). P. Epps & A. Arkhipov (dir.), *New Challenges in Typology*, 63-83. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Rose, Françoise. 2011. *Grammaire de l'émerillon teko*. Louvain : Peeters.
- Rose, Françoise. 2018. Are the Tupi-Guarani hierarchical indexing systems really motivated by the person hierarchy ? S. Cristofaro & F. Zúñiga (dir.), *Typological Hierarchies in Synchrony and Diachrony*, 289-308. Amsterdam : John Benjamins.
- Salanova, Andrés P. 2009. Não existem prefixos relacionais nas línguas Jê. *Línguas e culturas Macro-Jê*. S.L.B. Braggio & S. M. de Souza Filho (dir.), 259-271. Goiânia : Gráfica e Editora Vieira.
- Seki, Lucy. 2000. *Gramática do kamaiurá : língua tupi-guarani do Alto Xingu*. Campinas : Editora da Unicamp.
- Stassen, Leon. 2009. *Predicative Possession*. Oxford/New York : Oxford University Press.

Tribout, Delphine. 2010. *Les conversions de nom à verbe et de verbe à nom en français*. Thèse de doctorat, Université Paris Diderot.

Van Valin, Robert D. & LaPolla, Randy J. 1997. *Syntax : structure, meaning, and function*. Cambridge : Cambridge University Press.

Zwicky, Arnold M. 1977. *On clitics*. Bloomington : Indiana University Linguistics Club.

Zwicky, Arnold M. 1985. Clitics and Particles. *Language* 61(2) : 283-305.

### **Corpus de wayãpi de l'Amapá :**

PESQUISADORES E PROFESSORES WAJÃPI. 2005. Taa rewarã. São Paulo: Apina & Iepé. [https://www.apina.org.br/documentos/Taa\\_Rewara-site.pdf](https://www.apina.org.br/documentos/Taa_Rewara-site.pdf)

PESQUISADORES E PROFESSORES WAJÃPI. 2007. Javĩ rewarã. São Paulo: Apina & Iepé. [https://www.apina.org.br/documentos/Javi\\_Rewara-site.pdf](https://www.apina.org.br/documentos/Javi_Rewara-site.pdf)

PESQUISADORES E PROFESSORES WAJÃPI. 2008. Jane rekoa werã. São Paulo: Apina & Iepé. [https://www.apina.org.br/documentos/livro\\_Jane\\_Rekoa\\_Wera.pdf](https://www.apina.org.br/documentos/livro_Jane_Rekoa_Wera.pdf)

PESQUISADORES E PROFESSORES WAJÃPI. 2008. Jimotekokuwa. São Paulo: Apina & Iepé. [https://www.apina.org.br/documentos/livro\\_Jimotekokuwa.pdf](https://www.apina.org.br/documentos/livro_Jimotekokuwa.pdf)

PESQUISADORES E PROFESSORES WAJÃPI. 2008. I'ã. São Paulo: Apina & Iepé. [https://www.apina.org.br/documentos/Ia-Para\\_nos\\_nao\\_existe\\_so\\_imagem.pdf](https://www.apina.org.br/documentos/Ia-Para_nos_nao_existe_so_imagem.pdf)

WYCLIFFE BIBLE TRANSLATORS INC. 2013. Janejare'e Ayvukwerà. O Novo Testamento na língua Wajãpi do Amapari.

<https://www.scriptureearth.org/data/oym/PDF/00-WNTToym-web.pdf>

### **Corpus de kawaiwete :**

WYCLIFFE BIBLE TRANSLATORS INC. 2012. Janeruwarete 'Ga Je'eg. O Novo Testamento na língua Kayabí. <https://ebible.org/pdf/kyzNT/>